

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
G H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pâis Etrangers.

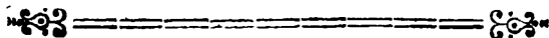
DEDIÉ AU ROI.

MAI 1755.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

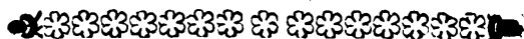


M D C C L V.



JOURNAL HELVETIQUE,

MAI 1755.



ECLAIRCISSEMENT

Sur la PARABOLE du Samaritain Charitable, Luc X. 23.

Vous avés eû précédemment, MONSIEUR, quelques petits scrupules sur l'usage fréquent que les Anciens faisoient des Paraboles. Il vous sembloit, que quand il s'agit d'enseigner, les Leçons ne sauroient être trop développées. La méthode simple & naturelle d'aujourd'hui vous paroïssoit la meilleure. On vous a édifié là dessus, & vous vous êtes rendu aux raisons qu'on vous a aléguées.

Vous me dites, dans vôtre dernière Lettre, que vous avés relû, avec de nouveaux yeux, les Paraboles de l'Evangile, & que cette lecture vous a doné une grande satisfaction. Elles vous ont parû fort belles, sur-

tout celle du *Samaritain Charitable*. Vous y avés trouvé divers traits, qui ont excité vôtre admiration. Plein de ce sujet, vous souhaités que nous nous en entretenions aujourd'hui. Vous me marqués quelques endroits, qui demandent un petit éclaircissement.

Vous souhaités de savoir, avant toutes choses, si le récit, que fait J. C. de la triste Avanture de cet Home blessé, sur la route de *Jérusalem* à *Jérico*, est un fait arrivé éfectivement, dans ce tcms là, où si c'est une simple Parabole.

Quand on explique cet endroit de l'Evangile, dans la Chaire, on comence ordinairement par cette Question. Quand le Prédicateur n'a pas des lumières suffisantes pour la décider, il coupe court là dessus, en disant, que c'est là une simple curiosité, que l'important est de faire attention aux Leçons que le Sauveur nous done dans cette Parabole.

Je pourrois, *Monsieur*, employer le même tour pour éluder vôtre demande. Cependant je ne m'en prévaudrai pas, & je vous dirai ce que je pense sur la réalité ou sur la suposition de cette tragique Avanture. Mais ce ne sera pas si tôt, & j'ai mes raisons pour cela. Il faut comencer par doner une idée générale de cette Parabole.

Elle fut occasionnée par une Question , qu'un Docteur de la Loi fit à J. C. sur ce qu'il falloit faire pour obtenir la Vie éternelle. Cette demande , qui paroît d'abord être faite par un Homme qui avoit à cœur son Salut , partoît cependant d'un mauvais principe. C'étoit une Question captieuse , un piège tendu au Sauveur , pour le surprendre , & qui étoit des mieux imaginés. C'étoit pour voir si J. C. n'enseignoit rien de contraire à la Loi , s'il ne lui échaperoit point quelque mot ambigu sur les Observations Légales , qui le feroit acuser de vouloir abroger la Loi.

Le Sauveur obligea ce Docteur à faire lui même la réponse à la Question proposée. Il lui demanda ce que disoit la Loi là dessus ? Le Docteur répondit , qu'elle marquoit l'Amour de Dieu & du Prochain , come le grand moïen de Salut. *Jésus* aquiesça à cette réponse , & il n'ajouta rien de son chef , à ces grands Devoirs , que prescrivait la Loi.

Vous me faites là dessus , *Monsieur* , une petite difficulté. Pourquoi le Seigneur , dites vous , n'exige-t-il pas la Foi , come une condition de la Vie éternelle ? Par tout ailleurs il dit constamment , qu'il faut croire en lui pour être sauvé. Pourquoi cette réticence , pourquoi supprimer un article si essentiel ?

C'est là un trait de la Sageffe du Sauveur ,

qui par là évite le piège qu'on lui tendoit. On n'est pas obligé de parler plus ouvertement à des gens mal intentionnés. Avec d'autres mieux disposés J. C. auroit traité d'une manière plus complète la Question des moyens d'obtenir le Salut.

La suite de la Conversation amena une seconde Question, que ce Docteur fit à J. C. *Qui est mon Prochain?* lui dit-il. C'est une continuation du piège. Il vouloit voir si la réponse qu'on lui feroit ne contrediroit point la Loi, & en prendre occasion de le rendre odieux.

Il auroit été facile au Sauveur d'apporter des Passages de l'Ancien Testament, pour faire voir, contre le sentiment relaché des Juifs, que la Loi comprenoit quelquefois les Etrangers, dans la Classe de notre *Prochain*. Mais il s'en tient à la Voie de la Parabole, il en raporte une parfaitement bien adaptée au sujet, & fort propre à servir de Réponse à la Question. Les Juifs ne regardoient, come leur Prochain, que les Israelites, & tout au plus ceux de leur Religion, tels qu'étoient les Profélites. Le Sauveur oppose à ces idées Juives, un Apologue fort propre à les instruire sur l'étendue de la Charité, & qui combat leurs sentimens, sans qu'ils puissent s'en offenser.

„ Un Home descendoit de Jérusalem pour
 „ aller à Jérico. C'étoit un Juif, & apa-
 „ remment un Négociant, qui s'y rendoit
 „ pour ses affaires. En faisant le trajet, ce
 „ pauvre Home tomba entre les mains des Vo-
 „ leurs, qui le dépouillèrent, & après l'a-
 „ voir blessé, le laissèrent à demi mort.

„ Peu de tems après un Sacrificateur passa
 „ par hazard près du lieu où le Blessé étoit
 „ étendu par terre. Mais au lieu de s'en
 „ aprocher, pour lui doner quelque secours,
 „ il passa outre. Un Lévite, qui vint quel-
 „ que tems après, en fit autant, & conti-
 „ nua sa route. L'un & l'autre insensibles à
 „ l'état où ils aperçurent ce Blessé, passèrent,
 „ sans lui doner aucune assistance, ni feu-
 „ lement aucune marque de compassion.

„ Enfin un Samaritain, que son chemin
 „ conduisoit aussi près de cet infortuné, fit
 „ ce que ceux qui avoient précédé auroient
 „ dû faire. L'Antipatie, qui divisoit ces
 „ deux Peuples, ne l'arrêta point, & n'y
 „ fût point un obstacle. Il est touché de
 „ compassion, il s'aproche du Mourant; il
 „ panse ses plaies, il le transporte dans un
 „ lieu où il puisse le faire traiter, il n'épar-
 „ gne ni soins, ni dépense, pour le guérir.
 „ Obligé de le quitter, il prend toutes les
 „ mesures nécessaires, pour ne le laisser men-

quer de rien. Il ne met point de bornes à sa Charité. *Je vous rendrai*, dit-il à l'Hôte, *tout ce que vous aurez avancé.*

JESUS ayant achevé ce récit, demanda au Docteur de la Loi, qui l'avoit interrogé sur le sens du mot de *Prochain*, lequel à son avis, étoit le Prochain de cet Homme blessé ; c'est à dire lequel des trois s'étoit comporté & avoit agi come tel. C'est là la Question que J. C. fit à son tour à ce Docteur. Qui étoit donc le Prochain de ce Juif blessé ? lui dit-il. Etoit-ce le Sacrificateur, ou le Lévite, qui, unis avec lui par les liens de la Nature, d'une même Société, & d'une même Religion, l'avoient laissé sans secours ; ou est-ce le Samaritain, qui séparé du Juif, & de Religion & de République, ne laissa pas de lui tendre une main secourable, dans le triste état où il le voïoit réduit ?

Le Docteur de la Loi fut forcé de répondre, que le Prochain de ce Blessé étoit *celui qui fut touché de compassion de son état.* Il étoit impossible de parler autrement. Etre le Prochain de quelqu'un, c'est sans contredit en faire les fonctions.

Vous pouvés voir ici, *Monsieur*, d'une manière bien sensible, l'utilité de l'Apologue. Si le Sauveur avoit voulu traiter dogmatiquement la Question de l'étendue que l'on doit

doit doner au mot de *Prochain*, & prouver qu'il renferme en général tout le Genre-Humain, ç'auroit été une dispute assez longue. Le Juif n'auroit pas manqué de contester les principes que J. C. auroit posés. La voie de la Parabole est plus courte, & tranche la Question. On y représente un Samaritain, come le Bienfaiteur d'un Juif blessé à mort, & le secourant dans cette triste situation. Cela prouve, que l'Home, que nous regardons come le plus éloigné de nous, peut nous rendre des services si essentiels, qu'ils nous engageront à le regarder come le plus cher de nos Amis. Par ce tour ingénieux J. C. force ce Docteur à reconoitre la voix de la Nature, il lui fait sentir, que celui qui a besoin de nous, quel qu'il soit, est nôtre Prochain. La conclusion de la Parabole, c'est qu'un Juif devoit agir de même à l'égard d'un Samaritain, qui auroit besoin de son secours. *Allés donc*, dit Jésus à ce Docteur, *& faites de même*. La conséquence est claire.

Dans cette belle Parabole, le Sauveur a voulu ralumer en nous les lumières naturelles, que bien des gens laissent malheureusement éteindre, malgré les sentimens de cette compassion mutuelle, que le Créateur a imprimés en nous. La Nature & la Religion concourent également à nous faire assister
nos

nos semblables dans le besoin. Un habile Home a dit , que nous devons mettre parmi nos Articles de Foi , ce beau sentiment d'un Poëte Païen , *Homo sum , humani nil à me alienum puto*. Je suis Home , je ne puis regarder ni la personne d'un autre Home , ni ses intérêts come étrangers pour moi.

St. *Augustin* nous apprend une circonstance, qui peut trouver ici sa place , sans trop m'écarter de mon sujet. Il rapporte que la première fois , qu'on entendit à Rome prononcer sur la Scène ce beau Vers de *Térence*, on remarqua un applaudissement général. L'Assemblée étoit fort nombreuse , composée de Romains, des Envoïés de quantité de Provinces soumises ou alliées à leur Empire , c'est à dire , que l'Assemblée étoit formée de Gens, qui différoient beaucoup dans leurs opinions , dans leurs mœurs , & dans leurs intérêts. Il y avoit même parmi eux plusieurs Ennemis secrets du Peuple Romain. Cependant ils parurent tous également touchés , atendris , pénétrés. Ce concert unanime d'applaudissemens , que nous apprend-t-il ? C'est qu'en écoutant l'Acteur , tous ces Gens là , quoi que divisés d'intérêts , prêtèrent l'oreille en même tems au cri de la Nature, qui prononça solennellement , avec l'Acteur , que tout Home est nôtre Prochain , nôtre Sang , nôtre Frère.

Je ne dois pas oublier, *Monsieur*, que je me suis engagé à tâcher de satisfaire votre curiosité, sur la Question que vous m'avez proposée la première. Vous souhaitez de savoir, si cette Parabole renferme un Evénement réel, ou si c'est un simple Apologue.

On doit remarquer d'abord, que ce récit ne contient rien qui n'ait pu être arrivé effectivement. On nous y dépeint un *Home*, qui, allant de Jérusalem à Jérico, tombe entre les mains des *Voleurs*. *St. Jérôme*, qui connoissoit bien ce Pais là, nous décrit cette Route, come dangereuse. Il y avoit, entre ces deux Villes, un Désert, qui servoit de retraite aux *Voleurs* & aux *Affassins*. Il y avoit sur tout, un endroit fort suspect, & qu'on apelloit *Adanim*, c'est à dire *Sang*, à cause des Meurtres fréquens qui s'y comettoient. C'est dans cet endroit critique, que ce pauvre Juif fut si maltraité.

Jusques là, la vraisemblance est toute entière. Mais est-il croiable, dira-t'on, que ce *Sacrificateur*, que l'on nous dit qui passa près de là peu de tems après, ne soit pas allé vers lui, pour le secourir? Peut-il se trouver un *Home* capable d'une semblable inhumanité? Non seulement il s'en trouve un dans la Parabole, mais immédiatement après, on en fait venir un autre, qui n'est pas plus touché

touché que le précédent du triste état de ce Malheureux, & ces deux Hommes sont des Ministres de la Religion.

Oui, il peut s'être trouvé deux Passans, qui, l'un après l'autre, ont également abandonné ce pauvre Blessé, & tous deux destinés au Service de l'Autel. Ce qui vous surprendra encore plus, *Monsieur*, c'est qu'il y a beaucoup d'apparence, que leur Emploi même leur servit de prétexte, pour refuser leurs secours à ce Blessé. Ils s'en dispensèrent parce qu'ils étoient pressés, & qu'ils n'avoient point de tems à perdre. Il s'agissoit de s'aller acquitter de leurs fonctions dans le Temple, & il falloit s'y trouver à une certaine heure précise. Scrupuleux Observateurs des Cérémonies Légales, ils oublièrent cette belle Sentence de l'Écriture, que *la Miséricorde doit aller avant le Sacrifice.*

La Parole rapportant fort en détail les bons offices du Samaritain pour le Juif blessé, marque cette circonstance, qu'il *versa sur ses plaies du Vin & de l'Huile.* Il pourra paroître assez singulier, qu'il se trouvât pourvu si à propos de ces deux liqueurs, & on pourra demander, s'il est vraisemblable, qu'il les eût actuellement avec lui.

Mais il n'y a rien là de surprenant, pour ceux qui connoissent les Usages des Anciens,

Autre-

Autrefois les Voïageurs avoient acoutumé de porter quelques Provisions avec eux, parce que dans l'Orient, come cela se pratique encore aujourd'hui, on ne donne que le couvert dans les Hotelleries. Chacun est obligé de se fournir de ce qu'il lui faut pour sa nourriture. Suivant cet usage, ce Samaritain portoit avec lui un peu de Vin & d'Huile. Mais ce qui devoit lui servir d'Aliment fut employé utilement come un Remède. Il mêla le Vin & l'Huile, pour en laver les Plaies du Blessé, & c'étoit précisément ainsi que les Anciens traitoient les Blessures toutes fraiches.

Ce récit est non-seulement vraisemblable, mais je crois, que l'on peut prouver qu'il est vrai dans toutes ses circonstances, & qu'il ne renferme rien qui ne soit véritablement arrivé. Vous avés vû précédemment, que le Père *Mauduit*, Prêtre de l'Oratoire, qui a multiplié dans l'Evangile, autant qu'il a pû, les Paraboles véritablement historiques, n'a pas manqué d'y placer celle-ci. Voici les raisons qu'il allègue pour cela.

On trouve dans cette Narration les noms des lieux & des personnes. On fait partir ce Voïageur de *Jérusalem*, pour se rendre à *Jérico*. La qualité des Passans, qui laissent le Blessé sans secours, y est désignée. Le premier étoit un *Sacrificateur* & l'autre un *Lévite*. Tout y est

est spécifié d'une manière qui ne convient qu'à un fait réel.

Mais il me semble, que cet Auteur a oublié la meilleure preuve. C'est que si J. C. n'avoit pas rapporté un Evénement réel, dans sa Parabole, il n'en auroit pû tirer aucune conséquence, pour donner au mot de *Prochain* plus d'étendue que ne lui donoient les Juifs. Quand le Sauveur auroit eû achevé son récit, le Docteur n'auroit pas manqué de lui dire, „ Ce que vous vénés de nous
 „ raconter de ce Samaritain est fort beau,
 „ mais vous n'en pouvés rien conclure,
 „ puis que ce n'est qu'une Fiction. Vous
 „ prêtés, à ce Schismatique, une géné-
 „ rosité imaginaire, un héroïsme fait à
 „ plaisir. Quand le cas fera arrivé, je vous
 „ répondrai. Mais la belle Action, que vous
 „ venés de me dépeindre, n'est qu'une belle
 „ idée.

A cette preuve on peut encore ajouter celle-ci, c'est que si la dureté de ce Sacrificateur & de ce Lévitte, n'avoit pas été une chose de notoriété publique, le Docteur n'auroit pas manqué de se récrier contre une imputation aussi odieuse, & J. C. à qui on tendoit actuellement des pièges, auroit donné prise sur lui.

Voies vous par là, *Monsieur*, que ce n'est plus une Question de simple curiosité, come
 le

le disent quelquefois les Prédicateurs, de savoir si cette Parabole est un Evénement réel ; ou une simple Fiction. Pour se dispenser de cet examen, j'en ai oui, qui nous disoient, qu'ils ne s'arrêteroient point à cette Question, parce qu'elle étoit peu importante. Que ce soit une Histoire, ou simplement une Parabole, disoient-ils, elle prouve également ce que J. C. y veut établir.

Point du tout, son raisonnement porte à faux, s'il n'a pour base qu'une Fiction. Il doit être fondé sur un Evénement réel. Il y a beaucoup d'apparence, que la tragique Avanture du Juif blessé étoit fort connue dans *Jérusalem*, & qu'elle étoit arrivée depuis peu.

Ceux qui expliquent cette Parabole, ne manquent pas de louer beaucoup la Charité de ce Samaritain, qui mérite véritablement d'être fort aplaudie. Les Prédicateurs, qui traitent ce sujet, déploient toute leur éloquence, pour exalter cette Charité héroïque, & ils ont un beau champ. Mais s'ils ont laissé indécise la Question de la réalité de cet Evénement, come ils font presque tous, les traits par où ils réhaussent cette belle Action, peuvent faire un beau Portrait, mais un simple Portrait d'imagination ; au lieu qu'en établissant la réalité du Fait, c'est un Tableau d'après nature.

Quoi que les Prédicateurs aient fait envisager la Charité héroïque de ce Samaritain , par bien des côtés propres à la relever , en voici un qui leur a échappé presque à tous , & qui cependant est bien digne d'attention. Croiriez-vous , *Monsieur* , que celui qui secourût le Juif blessé exposoit sa propre Vie ? Ce n'est pas en le voulant défendre contre les Voleurs ; car ils avoient disparu. Mais lors même qu'il se trouva seul avec le Blessé , sa Vie n'étoit pas en sûreté. C'est là un Paradoxe , qu'il n'est pas difficile de prouver.

Cet officieux Voïageur acourt vers un Home dangereusement blessé , & près d'expirer. Suposons qu'il fut mort entre ses mains , ou qu'ayant seulement perdu la parole , il fut mort quelque tems après. Quelqu'un survient , dans cette conjoncture critique. Un Samaritain surpris auprès d'un Juif blessé à mort , eût été regardé come l'Auteur de cet Assassinat. Je conviens qu'encore qu'un Home soit trouvé auprès du Corps de quelqu'un qu'on a assassiné dans un grand chemin , on ne doit pas conclure , de cela seul , que ce soit lui qui ait fait ce mauvais coup. Mais si celui qui se trouve ainsi auprès du Mort , est son Enemi déclaré , alors la présomption a toute une autre force. Ces deux circonstances se trouvant jointes , sont à peu près

près une preuve complète. Supposons donc que ce Juif si maltraité fut mort de sa blessure, dans le tems que le Samaritain étoit auprès de lui, ce charitable Voïageur couroit risque d'être arrêté & puni come l'Assassin.

Il auroit eû beau dire, pour sa défense, qu'au contraire il n'étoit venu là, que pour secourir ce pauvre malheureux; on lui auroit repliqué infailliblement que la haine irréconciliable des Juifs & des Samaritains, empêchoit que son excuse ne fut valable, qu'il n'étoit pas vraisemblable, qu'il eût voulu doner à ce Blessé, un secours que les plus Saints de sa Nation, des Sacrificateurs & des Lévites, n'avoient pas jugé à propos de lui asorder. Voila donc le danger qu'il affronte. J'avoüe, qu'il n'y a pas apparence, qu'il ait prévu le risque qu'il couroit; mais il n'en est pas moins vrai, que ses soins officieux pouvoient lui devenir funestes. Ainsi, de quelque côté qu'on envisage cet Acte de Charité, il mérite les plus grands éloges.

Voila, *Monsieur*, ce que vous avés souhaité de moi, c'est à dire quelques Réflexions sur cette Parabole. Il me semble que les endroits; qui vous avoient arrêté, la dernière fois que vous la relûtes, sont à peu près aplanis présentement. Je suis &c.



AUX EDITEURS

*'Sur les Démoniaques, dont il est parlé dans le
Nouveau Testament.*

JE viens de lire, **MESSIEURS**, avec un vrai plaisir & une singulière édification, le Livre qu'un Savant Anonime a publié, sous le titre d'**INSTRUCTION CHRETIENE**. Dans cet important Ouvrage, à parler en général, nôtre Sainte Religion est exposée & défendue, avec beaucoup de clarté, d'ordre, d'élégance, de dignité, de justesse & de force. Je souhaiterois seulement, que l'Auteur s'y fut soutenu par tout également, & qu'il n'eût jamais laissé entrevoir la moindre espèce de doute, sur la vérité & la certitude de quelques Faits miraculeux, que les Evangélistes nous rapportent, & qui entrent dans les fondemens de nôtre Foi. Qu'il me soit permis de le dire, sans aucun dessein de blesser le moins du monde, un Théologien, qui m'est très-respectable, par cette production de sa plume; quoi que je n'aie point l'honneur de le conoitre. Il me semble que, dans l'endroit où il veut expliquer, ce qui regarde les Possédez, desquels **JESUS-CHRIST** chassa les Démons, il mollit un peu,

à l'exemple des Interprètes de *Berlin*, & que par son relâchement & son manque de nerfs sur cet Article, il cède du terrain aux Dériftes, & leur fournit un moien spécieux de s'y retrancher, de s'afermir dans leur incrédulité, & de chanter Victoire.

„ On donoit, *dit-il*, le nom de Démoniaques, à des Gens qui étoient malades
 „ d'Esprit autant que de Corps, & en qui
 „ l'on voïoit des mouvemens convulsifs,
 „ ou des accidens extraordinaires, come
 „ dans la phrénésie, l'épilepsie, &c. L'opinion comune étant alors, que quelque
 „ málín Esprit ágitoit & tourmentoit ces
 „ gens-là, l'on avoit coutume, au lieu de
 „ recourir aux Médecins, de s'adresser à des
 „ Exorciftes, c'est-à dire à une sorte de
 „ Docteurs, qui passoient pour avoir quelque
 „ Secret, ou quelque Formule de bénédiction, propre à confondre & à chasser
 „ ces Esprits enemis de l'Home.

„ Quoi qu'à l'ordinaire, on ne doive pas
 „ attribuer de telles Maladies à des Esprits
 „ malfaisans, il se peut néanmoins, que
 „ Dieu permit alors, que les Démons causassent du mal & du trouble; pour doner
 „ lieu, à *Jésus-Christ*, de montrer d'autant
 „ mieux son divin pouvoir, & l'utilité de
 „ sa venue dans le Monde. En éfet, il étoit

à propos que les Maladies les plus étranges,
 particulièrement celles qui passoient pour
 venir d'une cause surnaturelle, fussent
 soumises à la parole de Jésus. * ”

Il faut rendre justice à nôtre Auteur, & reconoitre ici la droiture de son intention. Je conçois, que dans les paroles que je viens de copier, il n'a eu d'autre vûe, que de ménager la foiblesse d'esprit des Incrédules, dont nôtre Siècle abonde; mais je crains fort, qu'au lieu de les ramener à la Foi Chrétienne, par ce grain d'adoucissement, il ne les rende au contraire toujours plus obstinés dans le Dérisme. *Voiez, diront-ils sans doute entr'eux,* quelle étrange idée les Théologiens eux-mêmes, qui sont si intéressés à défendre la divinité de la Révélation, se font de ces Livres, qu'ils veulent nous faire recevoir come un précieux Recueil d'Oracles sacrés. Avoûer, que de ce grand nombre de Possédez que *Jésus* délivra des Esprits mâlins, plusieurs, pour ne pas dire tous, n'avoient que des Maladies naturelles, attribuées par ces Disciples aux Démons, selon les préjuges & le langage comun de la Nation Judaïque; n'est-ce pas nous doner gain de cause, & reconoitre avec nous, que l'Écriture n'est point, come

on

* *Instruction Chrétienne*, Tom. II. pages 165.
 & 166.

on veut le faire acroire , l' *Ecriture de Vérité*, puis qu'elle jette ou confirme ses Lecteurs, dans les erreurs les plus populaires, & les plus grossières ? Quelles conséquences ne peut & ne doit-on pas tirer d'un semblable aveu ?

Mais est il bien vrai que la Nation Judaïque fût alors imbûe de la fausse opinion qu'on lui impute, & que les Ecrivains du *Nouveau Testament* eussent aussi donné tête baissée dans les préjugés comuns ? Seroit-il possible que le Saint Esprit, qui dirigeoit leur plume, ne les en eût pas afranchis ? Pour leur attribuer une illusion aussi absolument incompatible, avec l'inspiration divine, ne faudroit-il pas en avoir trouvé dans leurs Ecrits, je ne dis pas, quelques petits indices aparens ; mais les preuves les plus évidentes & les plus incontestables ? Bien loin d'y trouver de semblables preuves, ne voit-on pas, que dans tous leurs récits, ils ont un extrême soin de distinguer les Démoniaques d'avec les Malades, dont les Maux n'avoient que des causes naturelles ? Pour vous en convaincre, parcourez seulement, je vous prie, dans les dix premiers Chapitres de l'Evangile selon Saint *Matthieu*, tous les endroits où il est parlé de Possédez & de Démons. On lui amenoit (à JESUS) dit cet Apôtre (*Matth. IV. 24.*) *tom les Malades qui étoient tourmentez*

de divers Maux & de diverses Douleurs, les Démoniaques, les Lunatiques, les Paraliti-ques, & il les guérissoit. Et au Chapitre VIII. v. 16. apres avoir dit : Sur le soir, on lui présenta plusieurs Possédez, dont il chassa les Mâlins Eprits, par sa parole; le même Evan-géliste ajoute incontinent : Il guérit aussi tous ceux qui étoient malades. Voilà déjà, dans l'un & l'autre de ces deux Passages, les Malades distinguez au mieux, oui, de la manière la plus formelle & la plus précise, d'avec les Démoniaques.

Poursuivons. Vers la fin du même Cha-pitre, nous trouvons ce récit : Quand il fût passé à l'autre bord, dans le País des Gergé-seniens, deux Démoniaques, qui sortoient des Sepulcres, & qui étoient si furieux, que personne n'osoit passer par ce chemin-là, vinrent au devant de lui, & se mirent à crier, Qu'y-a-t-il entre vous & nous, Jésus Fils de Dieu ? Etes vous venu ici pour nous tourmenter, avant le tems ? Or il y avoit, à quelque distance d'eux, un grand Troupeau de Pourceaux qui païssoit, & les Démones le prioient, en lui disant, Si vous nous chassez, permettez nous d'entrer dans ce Troupeau de Pourceaux. JÉSUS leur dit, Allez. Les Démones donc, sortant des Possédez entrèrent dans ce Troupeau de Pour-ceaux, & en même tems on vit tous ces Pour-ceaux

ceux se précipiter du haut du Rocher dans la Mer, & périr dans l'eau. Alors ceux qui les gardoient s'enfuirent, & étant venus dans la Ville, ils racontèrent tout, & ce qui étoit arrivé aux Possédez. Aussi-tôt toute la Ville sortit au devant de Jésus, & quand ils l'eurent vu, ils le prièrent de se retirer de leur Contrée. Oseroit-on demander ici à l'Auteur de l'Instruction Chrétienne, quelle Maladie avoient ces deux Homes ? Etoit-ce l'épilepsie dans l'un, & la phrénésie dans l'autre ? N'ai-je pas prévenu toutes vos Questions, *dira-t-il*, en m'interrompant, quand j'ai reconnu, qu'il se peut néanmoins que Dieu permit alors, que les Démons causassent du mal & du trouble. Non, s'il faut parler franchement, ce sont ces mêmes paroles-là, qui me mettent en droit de lui demander encore, s'il croit que l'on ait lieu d'être fort satisfait de cette simple possibilité, reconüe par un Docteur du Saint Eyangile ? Pour soutenir dignement ici, come il le fait ailleurs, ce glorieux caractère, ne devoit-il pas afirmer & prouver, non seulement qu'il se peut, qu'il y eût alors de vrais Démoniaques ; mais qu'il y en avoit très-certainement, & que tels étoient en éfet tous ceux à qui les Auteurs sacrés donent ce nom ? Etoit-ce là pour lui une tâche trop difficile ?

Passons au Chapitre IX. où Saint *Matthieu* nous dit : *Come ils* (les deux Aveugles à qui le Seigneur venoit de rendre la vüe) *s'en alloient*, on lui présenta un Home muet possédé du Démon. Le Démon aiant été chassé, le Muet parla, & tout le Peuple disoit, dans l'admiration dont il étoit rempli : *Jamais on ne vit rien de semblable en Israël. Mais les Pharisiens, disoient : Il chasse les Démons par le Prince des Démons.* Le Vulgaire étoit-il donc alors assez stupide, pour s'imaginer, come on l'en accuse sans preuve, qu'on ne pût être muet sans être possédé ? Mais quand le Peuple auroit été imbû de cette erreur grossière, les *Pharisiens* n'en auroient ils pas été exemts ? Au lieu de soupçonner ridiculement l'Esprit mâlin d'agir contre lui-même ; ces Ennemis jurez du Seigneur, n'auroient-ils pas plutôt dit, si le Siftème moderne eût été le moins du monde plausible : *Ceux que l'on croit possédez du Démon ne le sont point.* Puis qu'ils reconurent que *JESUS* chassoit les Démons, pouvons nous révoquer en doute ce Miracle avoué par des Adversaires si mâlins & si opiniâtres ?

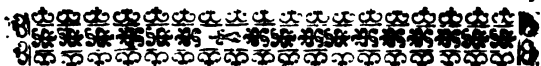
Au Chapitre X. Saint *Matthieu* nous apprend, que *JESUS* aiant appelé ses douze Disciples, leur donna le pouvoir de chasser les Esprits immondes, & de guérir toute sorte de Maladies.

de Langueurs. Rendez, leur dit-il, la Santé aux Malades, guérissez les Lépreux, ressuscitez les Morts, chassez les Démons. Ici encore, l'expulsion des Démons n'est point confondue avec la guérison des Malades, Elle en est parfaitement distinguée, tout come de la resurrection des Morts. Ces exemples, que j'ai tirez tout de suite, & sans aucun choix, de ces dix Chapitres du premier des quatre Evangiles, peuvent suffire, à mon avis, pour démontrer, que c'est par pure fiction, & sans le moindre fondement, qu'on impute à JESUS-CHRIST, à ses Apôtres, & aux Juifs de son tems, d'avoir pris mal à propos pour autant de Démoniaques, des gens qui n'avoient que certaines Maladies extraordinaires, dont les causes étoient toutes naturelles, come la phrénésie, l'épilepsie &c.

Mais, dira-t-on, peut-on s'empêcher de reconoitre, d'un côté le Mal caduc, dans le Lunatique, qui tomboit souvent, tantôt dans le feu, & tantôt dans l'eau, (Math. XVII. 15.) & d'un autre côté, quelque infirmité naturelle dans la Femme qu'un Esprit tenoit en langueur depuis dix huit ans, Luc XIII. 10. 16. Je répons que nous devons sans hésiter en croire JESUS-CHRIST, qui nous apprend, que Satan tenoit cette Femme liée, & que le Démon, qui tourmentoit ce Lunatique,

ne pouvoit être chassé que par la prière & par le jeûne. Ce Divin Sauveur auroit-il pû défier ses Ennemis de le convaincre de péché, s'il eût voulu se faire valoir par des préjugés, & s'acréditer par des opinions erronées, par des foles imaginations du Vulgaire? Quoi! le Docteur de la Vérité auroit laissé croire, & auroit même persuadé, qu'il chassoit, & donnoit le pouvoir de chasser les Démons de ceux qui n'en étoient point réellement possédés! Ne reviendra-t-on point d'une pareille idée? Tenons nous toujours religieusement au langage naïf, simple & sans apprêt de l'Écriture Sainte, & craignons qu'à force de chercher des tempérammens, pour réunir des sentimens qui ne peuvent se concilier, nous ne nous rendions enfin suspects, à ceux dont le Christianisme gêne les mauvais penchans, d'adopter en secret leurs principes d'incrédulité, de marcher sourdement sur leurs pas, dans les mêmes souterrains, & de souffler adroitement come eux, le froid & le chaud. Je suis avec une véritable considération &c.

Ce 29. Avril 1795.



SUITE DE L'EXAMEN

*Des Idées de Mr. DE VOLTAIRE, sur les
Preuves du Déluge Universel.*

A MESSIEURS LES EDITEURS.

VOUS n'avez pas improuvé, MESSIEURS, ma dernière Lettre, puisque vous l'avez inserée dans votre Journal*. Encouragement pour moi à vous envoyer les petits détails, que je vous ai presque promis, & qui sont, ce me semble, des Démonstrations d'un Déluge universel. Si Mr. de *Voltaire* étoit aussi parfaitement convaincu, que je le suis, de cette Révolution générale, son excellente Plume n'eût pas manqué, de mettre dans leur plus beau jour, les preuves solides qui peuvent ramener ceux qui n'ont pas pris définitivement leur parti. Il eût dispensé nombre d'Ecrivains subalternes, & moi en particulier, de mettre la main à la plume, pour travailler cette Matière.

Je respecte trop le Public, pour lui présenter sciemment des répétitions. Si je me sers de quelques preuves, qui ont déjà été proposées, quant au fond, je ne les rapelle que

pour

pour en tirer des inductions, que je n'ai ni lues, ni entendies.

C'est un fait. Dans mon Quartier fort montagneux, j'ai trouvé *des Moules*, de ces petites *Coquilles de Lac*, qui appartiennent à la Classe des *Bivalves*; de celles, dans lesquelles on met des Couleurs, pour les Jeunes-Gens, qui apprennent à enluminer leurs Dessins en détrempe.

Ces *Moules* ne sont point de l'espèce de ceux qu'on trouve dans les Eaux salées de la Mer. Les Eaux douces des Lacs, des Rivières & des Etangs les produisent. Dans les mêmes Quartiers dans lesquels j'ai ramassé de véritables *Coquilles de Mer*, j'ai trouvé aussi des *Moules d'Eaux douces*.

Je les crois originaires des Lacs de Genève, de Neuchâtel, de Bienné, ou de Morat.

Ils peuvent l'être de Lacs plus éloignés. Puisque le Déluge a pu transporter jusqu'ici de véritables *Coquilles de Mer*, aussi aisément, il aura pu charrier les *Moules* du Lac Onéga, come des Lacs voisins.

Ces *Coquilles* & ces *Moules* prouvent évidemment, que les Eaux de la Mer & des Lacs ont été mêlées, & qu'elles ont séjourné sur de très hautes Montagnes, puisqu'on y trouve également des *Coquillages de Mer* & de Lacs. Il y a donc eû un Déluge.

Feu Mr. le Professeur *Bourguet*, aussi distingué par l'étendue de ses lumières, que par sa piété, a employé 28. pages in 4to. dans le *Traité des Pétrifications* *, duquel il a fourni la plus grosse partie, pour doner un Indice des Lieux où l'on trouve des Coquilles & des Plantes marines.

Dans mon Quartier, j'ai nombre d'endroits, où ces Coquillages & ces Plantes abondent. Aucun n'est indiqué dans cet Indice.

Un excellent Artiste, du Canton de *Zug*, Home intelligent & industrieux **, qui se trouve actuellement dans mon Cabinet, m'assure, que dans sa Patrie, les Rochers les plus escarpés contiennent quantité des différentes espèces de Coquillages que je lui ai fait voir. Son Canton n'est point indiqué, non plus dans la Liste de feu Mr. le Professeur *Bourguet*.

J'en conclus, qu'il faudra des folc pour faire un pareil Indice, dès que le nombre des Curieux se fera multiplié en *Suisse* seulement; & qu'ils auront fourni la Liste des quartiers de leur Canton, où l'on trouve, & en très grande abondance, des Monument du Déluge.

* Imprimé à Paris, chés Briasson. Seconde partie pag. 29. à 56.

** Mr. *Landre*, habile Peintre.

Mr. De *Voltaire* dira-t-il ? Que jadis ; n'importe en quel Siècle ; de Jeunes-Gens des Villes voisines de ces hautes Montagnes de la *Suisse* aprenoient le Dessein ; qu'ils sont allés se promener sur les Rochers les plus escarpés & dans les Quartiers les plus écartés ; qu'ils ont tracé des Perspectives & des plus beaux Passages ; qu'ils ont porté leur petites Cassettes, bien pourvues de *Moules*, remplis de différentes Couleurs ; qu'ayant enluminé leurs Dessesins, & épuisé leurs couleurs, ils ont jetté les *Moules*, qui par le laps de tems se sont pétrifiés.

Ce Roman pourroit marcher de pair avec celui des *Pélerins* & de leurs *Coquillages* *.

L'échapatoire ne seroit point encore de mise, puisque ces *Moules d'Eau douce*, que j'ai trouvés pétrifiés, ne sont point séparés. Jamais ils n'ont contenu de Couleurs. Les deux pièces du *Bivalve* sont fermées, parfaitement unies, & n'ont pas été ouvertes, ni entre-ouvertes.

La Philosophie *Voltérienne*, ou *Newtonienne*, (elles coincident) ne me persuaderont jamais, que ces *Bivalves*, étant pourvus de la vertu attractive**, chaque Pièce a attiré sa semblable, & qu'elles se sont réunies aussi intimément qu'elles l'étoient avant leur séparation.

* *Henriade* &c. Tom. 6. pag. 4.

** *Ibid.* pag. 201. & 301.

Ces Moules, d'Eau salée, & d'Eau douce, ces Coquillages de Mers & de Lacs; de différents genres & de différentes espèces; de diverses grandeurs; sur un si grand nombre des plus hautes Montagnes; dans tant de Quartiers près & loin, me paroissent n'avoir pû être parfemés & se trouver réunis, que par les Eaux du Déluge, agitées par différents Vents.

La disposition des Quartiers, où j'ai trouvé la plus grosse quantité de Coquillages, me paroît une nouvelle preuve démonstrative.

Les *amas*, de différents genres & de différentes espèces de Plantes & de Corps marins, sont principalement dans des Couliffes, où il y a eû des Torrents, qui se jettoient dans quelque Etang, où les restes des Eaux du Déluge se précipitoient.

Ces Couliffes, ces espèces de Ravines, contiennent des Coquilles en très grand nombre, dans un Terrain peu étendu. En voici, ce me semble les raisons physiques.

Pendant que les Eaux du Déluge abondoient & étoient agitées par les Vents, les Coquillages se soutenoient dans les Eaux & y nageoient. Les Eaux baissant, elles étoient moins agitées, à proportion de ce qu'elles se retiroient: Elles dépofoient les Coquillages en plus grande quantité, dans les endroits où les restes des Eaux se ramassoient.

Ce ne sont pas ici de simples Hypothèses. Ce sont les règles de la saine Philosophie, qui se trouvent d'accord avec l'Expérience & les Faits.

Un peu au dessus de la place qu'occupent actuellement les Etangs, on trouve des Quartiers peu étendus, qui fourmillent de différentes espèces de Coquillages & de Plantes marines. Dans dix pas en carré, on en trouvera une plus grande quantité, que dans la Plaine toute entière qui est au dessus.

Comment se sont ramassés & emmoncelés tous ces Monuments du Déluge? Je viens de l'insinuer. Les restes des Eaux se précipitant dans tous les fonds, elles y formoient des Etangs. Les Eaux de ces Etangs étant tranquilles, ou fort peu agitées par les plus gros Vents, ces Eaux dépositoient toutes les Matières hétérogènes, dont elles étoient chargées. Par leur poids, les Coquilles se précipitoient au bord de l'espace qu'occupoit alors cet Etang. Dès lors, ces fonds s'étant desséchés, en plus grande, ou en moindre partie, on trouve, dix à vingt pieds au dessus du niveau actuel de la surface des Eaux, de ces Etangs, des quantités considérables de Coquilles de Mer & de Lacs. Ce qui m'a fait naître cette idée, & m'y a confirmé, c'est l'observation que j'ai faite, que ces
amas

amas de Coquillages se trouvent à l'endroit de l'Etang où est la Ravine, où couloit le gros du Torrent, & on en trouve très peu autour du reste de l'Etang.

Il me paroît, que ces amas de Coquillages doivent être regardés come des éfets naturels des restes du Déluge, & come des preuves confirmatives de ce mémorable Evénement.

Depuis que j'ai fait cette Observation dans les fonds les plus à portée de mon Domicile, j'ai souhaité de savoir plus particulièrement ce que cette idée avoit de solidité. J'ai envoïé une Personne de confiance, qui a du goût pour les Pétrifications; je l'ai chargée d'examiner tous les bas qui sont dans mon Quartier. Je lui ai recommandé de chercher des Corps marins du côté où la disposition du terrain monroit que *les restes des Eaux du Déluge* s'étoient précipités.

Mon Ami n'a pas perdu sa peine, & ma curiosité a été satisfaite. Il a trouvé des Coquillages & des Pétrifications en abondance; il m'a rapporté le plus beau, & le plus gros Champignon marin que j'aie vû, & diverses autres Pièces estimables.

Ces nouvelles Recherches m'ont confirmé dans l'idée que les Bas & les Etangs de mon voisinage avoient fait naître.

Je ne doute point que cette Observation

n'eût fait un singulier plaisir à feu Mr. le Professeur *Bourguet*, qui a fait tant de Voïages & de dépenses pour éclaircir cet Article des Coquillages, pour lequel il avoit un goût décidé.

Je le détaille ici avec plaisir, afin que les Curieux de Pétrifications s'attachent particulièrement à ces fonds, où se jettoient *les restes des Eaux du Déluge*, & qu'ils cherchent singulièrement dans les Coulisses, Chemins creux ou Ravines, qui conduisoient les Eaux dans ces Terrains bas. Avec peu de peine & de recherches, ils se procureront d'abondantes moissons de Corps marins & de Pétrifications.

Je tire encore une autre preuve du Déluge universel, de la place qu'occupent toujours les Coquillages, dans les diverses Couches très distinctes de Pierres, de Sable, de Marne & de Terre.

J'ai observé, que je n'ai jamais trouvé de Coquille de Mer ou de Lac, dans la Couche supérieure, lorsqu'elle est de bonne terre fertile & légère. Toujours j'ai vu les Coquilles dans le Sable, dans l'Areine, dans la Perraille, ou dans la Couche des différentes espèces de terres grasses.

Divers travaux que j'ai fait faire ont occasionné cette Observation.

Pour

Pour dessécher des Terres marécageuses , j'ai fait creuser quantité de petits Fossés de deux pieds de profondeur.

Par tout où il y avoit de bone Terre , fertile & legere , je n'ai trouvé aucun Coquillage , d'aucune espèce.

Dès que je parvenois au Gravier , à l'Arène , au Sable , ou à quelque espèce de Terre grasse , j'ai trouvé diverses sortes de Coquilles.

Cette Observation me paroît démontrer , que les Matières qui forment ces différents lits , aiant nagé dans les Eaux , se sont précipitées plutôt , ou plus tard , à raison de leur pesanteur. Les Coquilles étant plus pesantes que la bone Terre fertile , on ne trouve pas un seul Coquillage sur la surface de cette Terre , ni dans toute l'épaisseur de son lit , à moins que ces Terres n'aient été marécageuses. Toujours on trouve les Coquilles dans les Pierres , dans le Sable , l'Arène , la Marne , ou l'Argille.

Le tout a donc nagé ensemble dans les Eaux. Ces Matières & ces Corps se sont donc précipités , chacun à raison de son volume & de son propre poids.

Où il n'y a pas de lit de bone terre , les Coquilles sont sur la surface , mêlées avec les Pierres , l'Arène &c.

Dans les Marnières tout est pêle-mêle. Cette espèce de Terre grasse & les Coquillages se font visiblement précipités en même tems.

Toutes ces Observations prouvent donc, qu'au dessus des plus hautes Montagnes, il y a eû un mélange évident des Eaux de la Mer, & de celle des Lacs, puis qu'on y trouve des *Moules* d'Eau salée & d'Eau douce, & en quantité.

Il est également palpable, que les Eaux du Déluge se sont retirées successivement, puisque les Coquillages sont ordinairement clair-semés, & en quelques endroits come emmoncelés.

Il n'est pas moins évident, que les Terres de différentes espèces ont été mêlées dans les Eaux, puisque ces Terres, en se précipitant, ont formé des Lits, rangés très distinctement, à raison de la pesanteur de la Matière qui les compose : Distinction de Lits qu'aucun pouvoir humain n'a pû ranger, & que le mélange des Terres avec les Eaux opère très naturellement.

D'où proviendront ces mélanges des Mers & des Lacs, démontré par le mélange des *Moules* d'Eau douce & d'Eau salée? Quelle sera la cause, des *amas* de Coquilles en quelques Quartiers, & parsemés en d'autres?

D'où

D'où proviendront les Couches des différentes espèces de Terres, dont les unes n'ont jamais de Coquillages, & d'autres en sont plus ou moins pourvues, si ce ne sont pas les éfets naturels des Eaux du Déluge ?

Cet Evénement est donc un fait incontestable & démontré. En lui même, il est au dessus des Loix de la Physique ; mais toutes les règles de la saine Physique font sentir, que cette Catastrophe générale a eû très certainement lieu.

Cette Matière a été traitée avec autant de solidité que de précision par divers Auteurs, & en particulier dans la Lettre de Mr. C. * que tous les Curieux en ce genre liront avec plaisir.

Je n'ai pû retenir ma surprise de voir cette Lettre vivement critiquée par le Savant Auteur de la *Bibliothèque Raisonnée* **. A quelques Articles près, ce Journaliste paroît être dans les idées de Mr. de Voltaire sur la plupart des Monuments que nous avons d'un Déluge universel. Ce ne sera donc pas un hors d'œuvre d'examiner ici cette Critique. Je vai le faire succinctement.

Le Journaliste dit † : *Voilà des Conjectures*

L 1 3

bien

* *Traité des Pétrifications.* Paris chés Briasson, 1742. pag. 53. à 94.

** Tom. XXX. p. 148. à 170.

† *Biblioth. Raisonnée.* Tom. XXX. pag. 166,

bien mieux fondées, que celle qui attribue le transport de tous ces Bois au Déluge.

Un Critique ne doit jamais dénaturer l'idée de son Auteur. C'est la dénaturer, que de donner un sens générique, à une idée spécifique; ou de prendre *Universellement* une expression particulière, ou singulière.

Le Savant Auteur de la Lettre sur l'Origine des Pétrifications, est trop sage, trop judicieux & trop prudent, pour avancer, ou seulement pour penser que *tous les Arbres*, culbutés par les Vents, déracinés par des fontes de Nuées, entraînés par des Débordements, soient des preuves du Déluge.

L'Auteur de la *Bibliothèque Raisonnée*, ordinairement si prudent & si équitable, auroit pu se dispenser d'imiter Mr. de Voltaire, qui badine, & tourne en ridicule, tous ceux qui ne pensent pas come lui, sur les preuves du Déluge.

Un *Journaliste*, doit essentiellement être un Critique juste & modéré pour tous les Auteurs qu'il redresse.

Cependant celui de la *Bibliothèque Raisonnée* *, me paroît oublier ce devoir, dans son Dialogue avec l'Anonime, qu'il relève fort mal à propos, & à mon avis fort injustement, non seulement, en changeant, ses

ses expressions de particulières en universelles, mais aussi, en lui prêtant des preuves qu'il n'a point avancées.

Afin que tous mes Lecteurs soient en état de juger, qui, du Journaliste, ou de moi, a donné à gauche, je transcrirai ici exactement l'Article qu'il relève, & ce qu'il avance pour le détruire. Ceux qui n'ont pas en mains ces deux Livres, me sauront gré de mon Extrait.

„ On trouve, dit Mr. C. * quantité
 „ d'Arbres dans des Marais & des Fondrières,
 „ & cela dans plusieurs Pais, dans les
 „ Isles, & bien avant dans la Terre ferme,
 „ come dans ce Comté, & dans des Lieux
 „ plus éloignés encore de la Mer; & ces
 „ Arbres se trouvent enfoncés & placés dans
 „ la terre, de manière qu'on ne sauroit en
 „ rendre raison, que par le moyen de nôtre
 „ Siffème (qu'il ya eû un Déluge universel.)

„ On trouve aussi de ces Arbres déracinés
 „ sur des Montagnes, & dans des endroits où
 „ la qualité de l'air & le froid s'opposent à
 „ la formation des Végétaux; & où aucun
 „ des Agents naturels, si l'on en excepte
 „ l'Eau, n'auroit pû les porter. On en voit
 „ qui sont même enchaissés dans la substance
 „ & dans la matière des Carrières

„ & des Rochers, ou ensevelis dans la
 „ Marne, dans la Craie, dans des Lieux
 „ où les Couches n'avoient point été déranger
 „ gées, & dans des profondeurs où les racines
 „ des Arbres ne parviennent point ;
 „ ajoutés que les Arbres qui se rencontrent
 „ dans ces endroits, n'appartiennent à aucune
 „ des espèces que le Pais peut produire.
 „ Mr. le Journaliste s'exprime ainsi *.

„ Détrompés-vous, *Monsieur*, on peut
 „ rendre raison de tous ces Phénomènes,
 „ même, fort naturellement, & sans être
 „ obligé d'avoir recours à votre système.
 „ Lisés, je vous prie, *l'Extrait* qu'on a
 „ doné de la *Géographie de Wodward* dans
 „ un des Volumes de cette Bibliothèque **,
 „ & vous verrés coment tous ces Faits extra-
 „ ordinaires peuvent s'expliquer, sans qu'il
 „ soit besoin de suposer ni Déluge, ni bou-
 „ leversement de nôtre Globe. J'y ai allégué
 „ un fait tiré du *Voïage de Jean Huyghens*
 „ *de Linschoten au Waegatz*, qui nous
 „ apprend que les Rivages d'une certaine Isle
 „ du Nord sont *si pleins de bois flottans*, &
 „ même en si grande quantité en des endroits,
 „ qu'ils

* Biblioth. Raifonnée. Tom. XXX. pag. 163. au bas.

** Tom. XVIII. Partie I, pag. 66. & sur tout pag. 82. & suivantes.

23 qu'ils y étoient entassés l'un sur l'autre, fort
 23 haut & fort loin. Entre les pièces de ces
 23 bois flotans Linschoten remarqua un Arbre
 23 de plus de 60. pieds de longueur & d'une
 23 demi brasse de Diamètre, avec ses racines,
 23 aussi droit qu'un Mât. Il y en avoit plusieurs
 23 autres plus petits. Vous dirés sans doute,
 23 que voila un des Monuments du Déluge,
 23 & vous serés d'autant plus porté à le croi-
 23 re, que Linschoten, ajoute, qu'il n'y avoit
 23 point de terre de ce côté là, où il eût vu
 23 l'ombre d'un Arbre, ni aucune aparence de
 23 Plante. Cependant, Monsieur, ce fait
 23 là ne prouve absolument rien pour vous,
 23 il est même contre vous & renverse votre
 23 Système. Une seule circonstance découvre
 23 tout le mystère, & fait disparoitre tout
 23 ce qu'il y a de plus merveilleux dans ce
 23 récit. Quelle est donc cette circonstance,
 23 me repliquerés-vous? La voici. Nous
 23 trouvames, dit encore Linschoten, avec
 23 ce bois flotant, des Planches du bordage d'un
 23 Ladding de 38. pieds, où l'on voit encore
 23 les trous & les coutures, car les bordages des
 23 Loddings de Russie sont cousus & liés ensen-
 23 ble avec des cordages, Nous trouvames aussi
 23 des Arrêtes de Cabillau & de Merlan ou
 23 Schelvisch. . . . Les Têtes & Ossemens de
 23 Chevaux Marins & les Côtes de Baleines

„ n'y manquoient pas non plus. Je voudrois
 „ bien savoir si les Planches de ce *Lodding*,
 „ où l'on voit encore les trous & les coutures,
 „ sont aussi un Monument du Déluge? On
 „ n'oseroit le dire. On croira bien plutôt
 „ que le bordage de ce *Lodding* avoit été
 „ jetté là, par les Eaux de la Mer, qui,
 „ sortant quelques fois de leur lit, portent
 „ & entraînent avec elles tous les Corps
 „ étrangers qu'elles rencontrent, & les vont
 „ déposer dans les lieux où elles pénètrent &
 „ quelles inondent. On portera le même
 „ jugement touchant ces Têtes, ces Arrêtes
 „ & Ossements de Poissons.

„ Mais, me dirés vous: D'où venoient
 „ donc ces Arbres, puisque *Linschoten* n'en
 „ avoit vû aucun dans tous les environs?
 „ Et moi je vous demande, à mon tour,
 „ d'où venoient tous ces bordages de *Lod-*
 „ *dings*? Le savés vous? Nôtre Voyageur
 „ me fournit ailleurs une réponse, qui n'est
 „ pas sans vraisemblance. Sur une autre
 „ Côte du *Waeigatz*, il découvrit encore
 „ quantité de bois entassés; & ce qu'il y a,
 „ dit-il, de plus admirable, il y avoit là des
 „ Arbres entiers, avec leurs racines, & même
 „ si gros & si grands, qu'en cas de besoin on
 „ en eût pu faire des Mats & des Vergues. Il
 „ y en a qui sont portés fort avant dans les ter-

„ ves & dans des lieux fort élevés, sans qu'on
 „ sache, comment cela s'est pu faire
 „ Nous jugeames que cela s'étoit fait par les
 „ Neiges, qui se mêlant avec la Mer, & grossi-
 „ sissant peut être extraordinairement, s'élé-
 „ vent & élèvent en même tems ces Arbres ;
 „ après quoi ces Eaux s'écoulant, laissent tous
 „ ces bois à sec. Il ajoute, que tout ce bois
 „ pouvoit venir de Terre ferme, ou de
 „ quelques Isles voisines, qu'il n'avoit pas
 „ encore découvertes. Aiant continué sa
 „ route, il trouva plus loin, dans les Ter-
 „ res, la Quille d'un *Lodding* de 40. pieds
 „ de longueur & plusieurs piéces du bor-
 „ dage. Un peu plus loin delà, & encore
 „ plus avant dans les Terres, il y rencon-
 „ tra, en différents endroits, des Bois qu'il
 „ dit y avoir été jettés par la Mer.
 „ Voilà des conjectures, mais des conjec-
 „ res bien mieux fondées que celles qui
 „ attribuent le transport de tous ces bois au
 „ Déluge & au bouleversement de notre
 „ Globe pag. 167.
 „ Voilà des Faits atestés par des témoins
 „ oculaires, & dont je pourrois grossir la
 „ liste, s'il étoit nécessaire. Que doit-on
 „ penser après cela de ce que dit notre Au-
 „ teur, qu'on ne sauroit en rendre raison que
 „ par le moyen de son *Système* . . . est-à-dire,
 „

» en supposant un Déluge, & un bouleverse-
 » ment de la Terre?

Sur cet Extrait, j'observe d'abord en général: Que de *Linschoten* n'auroit pas insulté à notre Auteur (Mr. C.) come le fait celui de la *Bibliothèque Raisonnée*, qui apostrophe un Inconnu, pour lequel il auroit une haute estime & une considération très distinguée, si la personne, ses rares talents, l'étendue de ses lumières, son grand zèle & sa solide piété lui étoient connus.

De Linschoten attribue ces prodigieux abatis d'Arbres flotans dans la Mer Glaciale, à la Neige mêlée avec les Eaux de la Mer, qui grossissant extraordinairement, s'élèvent, & élèvent en même tems ces Arbres.

Le Journaliste de la Haie adopte ces idées, il les trouve des conjectures, mais des conjectures bien mieux fondées, que celles de Mr. C. * Il me permettra de n'être pas tout à fait de son avis.

La Conjecture de *Linschoten* peut-être de mise, à l'égard de quelques Arbres, peu solidement enracinés, & à l'égard de ceux qui auroient été batus par les Vagues de la Mer, agitée par des Vents impétueux. Dans ces cas, les Arbres ébranlés, peuvent être

* *Bibliothèque Raisonnée*. Tom, XXX. pag. 166.

être déracinés. Leur légèreté peut ensuite les faire flotter.

Mais je doute fort, que des Arbres, solidement enracinés, hors d'atteinte des Vagues de la Mer, soutenus par dix, quinze, ou vingt pieds de Neige qui les envelope, come cela n'est que trop comun, dans le Nord, dans la Mer Glaciale, au delà du Cercle polaire, dans la nouvelle *Zemble*, dans le Détroit de *Vaeigatz* dont il s'agit, où de *Linschoten* voïageoit alors; quand même les Eaux de la Mer s'élevéroient de dix & vingt pieds sur des Couches de Neiges de pareille hauteur, fussent-elles élevées à 50. & 60. pieds, je doute que la différence de la pesanteur du Bois verd à celle de l'Eau, pût surmonter la force avec laquelle de vieilles racines d'Arbres les tiennent cramponés à la Terre.

Je crois, que quand même une Isle, chargée de Forêts, s'écrouleroit & s'enfonceroit perpendiculairement dans la Mer, peu d'Arbres furnageroient, parce que la puissance qui les tient enracinés est centuple de l'effet que peut operer la légèreté du Bois verd, relativement à la pesanteur de l'Eau.

Des Personnes d'une probité reconüe, & sur la déclaration de qui je puis compter, m'ont assuré de bouche & par écrit, qu'au fond

fond du Lac de la *Brevine*, dans la Souveraineté de *Neufchâtel & Vallengin* en Suisse, on voit de gros Sapins, debout, & bien enracinés. Quoique plus légers que l'eau, elle ne peut les faire furnager, parce qu'étant bien cramponés en terre, & retenus solidement par de fortes racines, ils tiennent bon au fond de l'eau, qui ne peut les élever suivant l'idée de *Linschoten*.

Sur le fait, qu'ateste ce Voyageur, on peut imaginer nombre de conjectures, qui toutes auroient leur degré de vraisemblance.

Combien d'Isles conues n'ont pas été englouties dans la Mer ? Une Isle, chargée de Forêts; tombant dans la Mer, non pas en s'écroulant perpendiculairement, mais en se couchant du côté où se trouvent les Forêts; des milliers d'Arbres, & des plus gros peuvent être déracinés en peu de moments. Voici de quelle manière je le conçois.

Une Isle entière, en pareil cas, donne une furieuse secousse. Les premiers Arbres, qui en se couchant de côté atteignent la surface de la Mer, sont aisément déracinés. Les Arbres qui étoient plus élevés tombent nécessairement sur les premiers qui nagent déjà sur la surface de l'eau. Ceux-ci ne pouvant être enfoncés dans la Mer, brisent

ou déracinent nécessairement tous les autres Arbres qui les heurtent successivement. Ainsi la chute d'une Isle, qui tombe de côté, déracinera des milliers d'Arbres en un moment. Entrelacés par leurs branches & leurs racines, les Vents & les Vagues les porteront en un ou plusieurs tas, à cent & deux cent milles au delà du lieu de la catastrophe.

Je suis sûr que *de Linschoten* n'a pas vu la moitié des Arbres qui formoient ces tas. Ceux qui étoient au dessus de la surface de l'eau, enfonçoient dans la Mer les Arbres du bas. Entrelacés par leurs branches & leurs racines, il ne se détachoit que ceux que les vagues dégageoient, & ceux qui étoient dégagés, étoient rejettés sur les tas, au premier vent considérable.

Sur ce pied, la relation de *Jean Huyghens*, donne lieu de juger, que ces gros & grands tas qu'il a vus, contenoient une très grande quantité d'Arbres, qui ont dû être déracinés par quelque événement extraordinaire.

Si c'étoit par le Déluge, il y en auroit dans toutes les Mers, & dans tous les Lacs, le Déluge en auroit déraciné des millions de tas, plus gros que ceux que *de Linschoten* a vu.

Mr. le Journaliste *Hollandois* a raison. Il n'y a rien là qui annonce nécessairement un Déluge.

Dès qu'un fait peut être expliqué par les Loix de la Nature, ou les Règles de la saine Physique, il me paroît qu'on ne doit jamais avoir recours au surnaturel ou au miraculeux. Mais lorsqu'un fait bien averé, ne peut-être expliqué par les Loix de la Nature, ou les Règles de la saine Physique, & qu'il se trouve évidemment confirmatif d'un Evénement surnaturel révélé, je crois avec Mr. de Voltaire * qu'il faut se soumettre à une pareille démonstration, quelque rebelle qu'on soit à l'évidence.

Les Arbres que *Linschoten* a vû, qui voquoient debout dans la Mer, avoient une grosse Pierre au centre de leurs racines. Celles qui enveloppoient cette Pierre étoient assés fortes, pour l'empêcher de tomber, & chaque Pierre étoit assés pesante, pour empêcher chaque Arbre de se coucher. Elles leur servoient de Lest, & les faisoient voguer de bout aussi droits que des Mâts.

J'ai vû de gros Arbres, culbutés & déracinés par les Vents. Ces Arbres avoient arraché de la Terre une grosse Pierre qui étoit au centre du tronc. Elle étoit adhérente à l'Arbre, & les racines la soutenoient élevée de quelques pieds au dessus de la surface de la Terre. Si cet Arbre eût été par hazard dans le

Lac,

* La Henriade, Tom. VI. p. 220.

Lac, ou dans la Mer, il eût sûrement vogué de bout; aiant son Lest bien arrêté par de fortes racines.

Le Journaliste de la *Haïe*, apostrophant Mr. C. s'écrie : *Vous dirés, sans doute, que cette prodigieuse quantité d'Arbres flottans dans la Mer sont un des Monuments du Déluge**.

Pardonnés-moi, *Monsieur* : Le Savant Mr. C. ne le pensera jamais. Il a trop de sens pour l'avancer. Il n'est ni raisonnable, ni équitable, de lui prêter des preuves, pour avoir le plaisir de le réfuter, en l'apostrophant sur ce qui ne lui est pas venu dans l'Esprit.

Dans toute cette Lettre sur l'origine des Pétrifications, on voit un sage Naturaliste, qui démontre jusqu'à quel point il est judicieux Philosophe. Il pose des principes : Avec une méthode aussi claire que soutenue, il infère des conséquences justes. De faits en faits; de conséquence en conséquence, il conduit à la Démonstration.

Mr. le Journaliste convient, que la preuve du Déluge, tirée des Coquillages est sans réplique**. *La preuve, dit-il, qui me paroît la plus forte, la plus convainquante, & à laquelle je ne vois pas encore qu'on puisse rien opo-*

M m

Jes

* Biblioth. Raisonnée. Tom. XXX. pag. 164.

** Tom. XXX. pag. 162.

ser de solide, est celle des Corps marins répandus d'un bout de la Terre à l'autre.

Huit ans plus tard, Mr. de *Voltaire* eût été d'un merveilleux secours à Mr. le Journaliste. Dès *Pélerins* à foison, chargés de force Coquilles, des *Croisés* sans nombre, qui avoient porté tant de Millions, & rapporté des Coquillages à proportion; des *Voïageurs* avec *Brochets* & *Turbots*, eussent fourni d'incomparables défaites, ou au moins, un *Roman ingénieux sans vraisemblance* *.

Tous les autres Articles avancés dans la Lettre de M. C. sur l'origine des Pétrifications sont des faits. Tous les raisonnements sont solides & concluants. Aucun ne donne prise à Mr. le Journaliste. Son silence démontre son assentiment. Pour donner lieu à sa Critique, il a recours aux tas de bois, que *Jean Huyghens* a vû floter près de la *Nouvelle Zemble*; il les endosse fort généreusement en preuve à Mr. C. qui n'y avoit pas pensé. Cela est-il bien?

Il n'en est pas de même de *Woodward***.

II

* *Henriade*, Tom. 6. pag. 263.

** Ce n'est pas que ce célèbre Naturaliste Anglois, ne mérite assurément de grands éloges. Ses recherches, prodigieusement nombreuses; sa parfaite exactitude dans ses essais; les moïens ingénieux qu'il a mis en usage pour éclaircir, scruter, approfondir par fai-

Il regardoit come preuves du Déluge, ces gros tas de Bois, que *de Linschoten* a vû sur les Côtes du Détroit de *Vaeigatz*. L'ingénieur Anglois s'étoit exprimé plus universellement & avec moins de précaution que Mr. C. Aussi, le Journaliste a eû raison de redresser *Woodward* come il l'a fait*.

Il n'en a pas moins eû de relever ce Naturaliste Anglois**, dans ce qu'il ose avancer: *Que du tems du Déluge, toute la Terre, les Métaux, les Minéraux étoient en fusion; & que tous les solides de nôtre Globe se trouvoient réduits dans un état de fluidité.*

Le Journaliste se borne à improuver cette idée, sans la réfuter. J'aurois souhaité qu'il eût fourni quelques raisons solides, pour détruire cette assertion avanturée de *Woodward*, & qu'on lui eût démontré son erreur palpable.

Il me paroît qu'elle peut l'être.

M m 2

10.

parfaitement, tout ce qui étoit d'un Naturaliste infatigable, judicieux, exact; toujours dans l'objet si louable, de démontrer la certitude d'un fait révélé, tout cela, dis-je, m'engage à faire grand cas d'un cœur aussi droit, de vûes aussi pures & d'un travail si utile.

* Bibliothèque Raisonnée, Tom. XVIII pag. 83 à 96.

** Tom. XVIII. pag. 82.

1°. Par la Sageſſe adorable du Dieu Créateur, qui le met toujours en état de conoitre parfaitement les moiens les plus ſimples de parvenir à ſes vûes, & qui l'engage toujours à les mettre en uſage par préférence.

Encore un coup. Je l'ai dit ci devant *. Le but de Dieu, en envoiant le Déluge, n'étoit pas de faire un nouveau Chaos, en diſſolvant tous les Corps durs. C'étoit uniquement de *ſubmerger Gens & Bêtes*. Dans cette vûe, l'Eau comune ſuſſoit, ſans qu'il fut beſoin de la liquéfaction de tous les Solides de nôtre Globe.

Celui qui fait trop, ou trop peu, pour parvenir à ſon but, eſt moins ſage. Pour ſubmerger, il n'étoit pas néceſſaire de fondre les Métaux & les Minéraux. Il ne faloit que de l'Eau. Ce moiën étoit le plus ſimple & ſeuſ ſuſſant. La Source de la Sageſſe le met ſeuſ en uſage.

2°. L'aſſertion de *Woodward* ſupoſe néceſſairement, que dans le Déluge, Dieu envoia, tout au moins, divers Fleuves d'Eau forte, pour mettre en fuſion toutes les Mines d'Argent & des autres Métaux, excepté l'Or. Que ces Fleuves d'Eau forte, devinrent Eau Régale, par leur mélange avec le Sel marin, & furent en état de liquéfier les Mines d'Or.

Que

Que des Ruiffeaux de Soufre , tels que ceux du Royaume de Naples , furent le Dissolvant des Mineraux & des autres Corps durs.

Est-ce simplifier , que de faire tant de suppositions , sans aucune nécessité , & uniquement pour étayer une conjecture ?

Le Déluge étoit de l'Eau. Qu'elle fut salée ou douce , c'étoit de l'Eau , de sa nature incapable de mettre en fusion les Pierres , les Métaux , ni les Mineraux ; mais suffisante pour le but de punir , en submergeant Gens & Bêtes.

3°. Si la qualité de l'Eau eût été dénaturée , pour lui donner celle de l'Eau forte , de l'Eau régale & du Soufre fondu , que l'Eau du Déluge eût acquis une qualité corrosive , pour dissoudre & liquéfier ; les Poissons n'eussent pu subsister dans le Déluge. Cependant , ils ne périrent point.

4°. Quand même les Eaux du Déluge n'auroient pas été rendues corrosives ; si la Terre entière eût été en fusion , & les Eaux mêlées avec les Mines de Soufre , de Nitre de Bitume , avec le Mercure , les Pierres , le Fer &c. comment ce Poisson eût-il subsisté ? Cependant , il ne périt point.

5°. Les Montagnes ne furent pas liquéfiées , puisqu'en ce cas , il seroit ridicule de mesurer la profondeur des Eaux du Dé-

luge, par l'élévation des plus hautes Montagnes.

6°. Il implique, que l'on puisse concevoir de Montagne, ni aucune Eminence stable, dans un tout liquéfié.

7° *Woodward* me paroît avoir beaucoup de bon, de sage, de solide, mais aussi, beaucoup trop de propension à suivre son imagination, sans apparence de preuves. Il ne s'aperçoit pas, que ses suppositions le font tomber en contradiction.

Pour démontrer le Déluge, il fait un heureux usage du nombre infini de Coquillages de Mer, répandus sur les plus hautes Montagnes de nôtre Globe. Il prouve que l'impreinte de la figure extérieure des Coquilles, & les Matières terrestres qu'elles renferment, auxquelles leur figure inférieure a servi de Moule, sont des Démonstrations du mélange des différentes Matières que le Déluge a entraîné. Cela me paroît bon, solide, excellent.

Mais si, suivant l'idée de *Woodward*, les Métaux, les Minéraux, & tous les Corps solides ont été *en fusion* dans le Déluge, comment les Coquilles de Mer ont elle pû résister?

Si tous les Solides de nôtre Globe, y compris les Coquilles, se sont trouvés réduits dans un état de fluidité, comment les Coquilles de Mer ont elles pû servir de Moul-
les

les & imprimer exactement leur figure intérieure & extérieure sur aucune Matière ?

Un Moule *fondue* ! Un Moule *fluide* ! Un Moule *en fusion* ! Voilà du neuf, assurément, mais est-ce du neuf à faire fortune ? J'en doute. Prétendra-t-on, que des Moules ont imprimé parfaitement aux Corps qu'ils environent & qu'ils renferment, la figure que ces Moules avoient avant que d'être liquéfiés. *Newton* seroit peut-être venu à bout de le persuader à Mr. de *Voltaire*, plus aisément qu'on ne pourroit le convaincre de la vérité d'un Déluge universel.

Non, *Woodward* ne sauroit se tirer d'intrigue, qu'en empruntant l'*Atraction universelle*, que ce célèbre Auteur de la *Henriade* a adoptée du Grand *Newton*. Par cet admirable expédient, chaque parcelle de Coquille attirera celle qui l'avoisinoit, avant que d'être en fusion. A force d'Atractions, la Coquille liquéfiée fera rétablie dans son état primitif, crénelée, godronée. La voila à même de doner l'empreinte de la figure, qui lui étoit propre avant sa fusion.

L'Atraction *Voltérienne* & *Newtonienne* sera ainsi pour *Woodward*, d'un secours aussi parfait, que l'étoient pour les Anciens les *Vertus occultes* & la *Simpathie*.

Le Journaliste de la *Haie*, continuant

l'idée favorite que de *Linschoten* lui à fout-nie, dit *. *Cependant, Monsieur, ce fait là ne fait rien pour vous. J'en conviens. Aussi Mr. C. ne l'a point proposé.*

Il est même contre vous & renverse votre Système. Le Zèle Voltérien, qui animoit le Journaliste, lui fait apercevoir des ruines, où je ne vois que solidité. Comment des Arbres flotans dans la Mer, *renverseroient-ils le système*, qu'il y a eû un Déluge universel? De pareilles assertions ne se pardonnent pas même au Barreau, à un Avocat. On les regarde come des Rodomontades. Tous ces Arbres, y en eût-il encore mille fois plus, flotans dans toutes les Mers, ne porteroient pas plus coup au Déluge, que les *Pelerins & les Croises* de Mr. de *Voltaire*.

Mr. le Journaliste ajoute **: *Je voudrois bien savoir, si les Planches de ce Lodding, où l'on voit encore les trous & les coutures, sont aussi un Monument du Déluge? On n'oseroit le dire. On ne l'a jamais dit, & on ne le dit point encore. Ces Planches démontrent le Naufrage d'un Lodding Russe, & rien de plus.*

Si de *Linschoten* eût trouvé un Chapeau flotant sur la Mer glaciale, Mr. le Journaliste auroit

* Bibliothèque Raisonnée, Tom. XXX, pag. 164.

** Ibid. pag. 165.

auroit aussi bone gace de demander à Mr. C. *Je voudrois bien savoir si ce Chapeau étoit celui que le bon vieux Méthuséla perdit le premier jour du Déluge? Je ne crois pas que les Chapeaux fussent fort à la mode dans le tems de Noé, ni que les Russiens envoiaffent alors des Loddings dans les Mers de Tartarie, chercher un passage pour la comodité du Commerce en Orient.*

*Les Tetes, les Arêtes, les Ossements de Poissons **, ni même les Coquillages, qu'on trouve au bord de la Mer, & même dix & vingt pieds au dessus des plus hautes Marées, ne peuvent être preuve du Déluge. Mais le sommet des plus hautes Montagnes, qui sont à cent lieues des deux Mers, changent totalement la Question.

Le Journaliste ajoute **. *Que doit-on penser après cela de ce que dit nôtre Auteur (M. C.) qu'on ne sauroit rendre raison (des Bois flotans sur la Mer) que par le moien de son Système, c'est à dire, en suposant un Déluge?*

Mon silence fera plus énergique pour Mr. le Journaliste, que ce que je pourrois avancer pour relever cette imputation. Mr. C. n'a pas dit un mot des Bois flotans sur la Mer. Ce sont pourtant ces Bois que *Linschoten* a

vñ.

** Biblioth. Raisonnée. Tom. XXX. pag. 165.

*** Ibid. p. 167.

vû. C'est de ces Bois que Mr. le Journaliste fait son Cheval de bataille.

Deux brins de sens comùn font faire la distinction si naturelle, des Bois portés à la hauteur, à laquelle peuvent atteindre les plus hautes Marées, enflées encore par les plus gros Vents. Tous ces Arbres ne peuvent être preuve du Déluge, dès qu'on peut assigner leur transport à d'autres moïens physiques.

Mais les Arbres, *plus élevés de beaucoup*, où jamais les plus hautes Marées ne parvinrent, come le fomet des Montagnes qui sont dans les Isles, ou en Terre ferme, ou à une grande distance de la Mer, telles que les Montagnes de la *Suisse*; les Arbres qui sont étendus dans les Couches de Craie, d'Ardoise, de Marne, ou dans le sein des Perrières, ou sur des Montagnes si froides, qu'elles ne produisent ni Arbre, ni Arbrisseaux, & n'ont jamais pû en produire; tous les Bois qu'on trouve dans ces cas, ne peuvent y avoir été transportés par aucune voie naturelle. Il me paroît donc, qu'on ne peut se dispenser de les regarder come des Reliques du Déluge Universel. Cette distinction me paroît capitale; & le Savant Journaliste auroit fait plaisir à ses Lecteurs d'insister sur cette distinction, de
 pres-

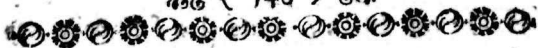
presser ces idées , come il a fait celle des Coquillages , d'en faire sentir la solidité , & les reconoitre des Démonstrations.

Il paroît que Mr. le Journaliste de la Haie avoit été aigri contre Mr. C. Il y avoit de l'humeur. On ne peut s'empêcher de voir, dans cette Critique , quant au fond, & quant à la manière, une indisposition marquée, toujours condamnable , mais surtout dans un Juge , qui doit essentiellement être juste & équitable. Un Journaliste s'érige en Juge. Soit fait. Mais il doit s'imposer la Loi de la Justice la plus exacte , & d'une Equité soutenue. Je ne les trouve pas dans cet Article de la *Bibliothèque Raisonnée*.

Vous trouverez constamment chez moi, *Messieurs* , le même desir cordial de vous démontrer mon estime, & le dévouement absolu avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

De mon Cabinet le 15. Mai 1755.

Tantæ molis erat humanam perdere gentem!



AUX EDITEURS

Sur les Remarques critiques insérées Journ.
d'Avril p. 379.

MESSIEURS,

SI mon Suffrage étoit de quelque poids dans l'Eglise, je me ferois un vrai plaisir de vous dire, avec quelle satisfaction, j'ai lu dans vôtre Journal du Mois d'Avril passé, les REMARQUES CRITIQUES, qu'un Savant anonime y a publié, pour réformer deux points de nos Liturgies. Il y a long-tems que j'ai pensé come lui, qu'à ces paroles obscures, *Nôtre aide soit au Nom de Dieu*, qu'on prononce avant toutes les Prières, chaque Pasteur auroit dû, de soi-même, en substituer de plus claires, & dire par exemple: *Nôtre secours git dans l'invocation du Nom de l'Eternel Créateur des Cieux & de la Terre*. C'étoit là certainement la pensée du Psalmiste, en finissant le Ps. CXXIV, come on peut déjà le comprendre à son début, où il dit, *Si nous n'eussions invoqué l'Eternel qui étoit pour nous, lors que les Hommes se sont élevez contre nous, ils nous auroient alors engloutis tout vifs, dans la fureur dont ils étoient transportez, contre nous*.

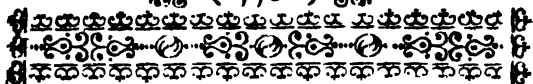
QUANT à ces mots du Simbole, *Il est descendu aux Enfers*, je crois pareillement que

fans attendre la délibération d'aucun Synode, chaque Pasteur est bien en droit de les omettre, s'il ne veut pas les éfacer du Credo de sa Paroisse. Loin d'encourir par là une Censure, il s'atireroit la louange de toutes les Persones raisonnables. Il ne faut pas une grande opération, pour dissiper entièrement l'obscurité des paroles de *St. Pierre*, sur lesquelles on a voulu fonder le Dogme de la *Descente de Jésus-Christ aux Enfers*. Qu'au lieu d'une virgule, on mette seulement un point, après le mot Grec *poté*, dans le Verset 20. du Chapitre III. de la première Epître Catholique de cet Apôtre, & l'on pourra traduire, en començant par le Verset 19.

19. *C'est avec ce même Esprit, qu'après son départ, il (Jésus) a prêché, par les Hommes spirituels qui sont en sa garde, 20. à ceux qui étoient autrefois désobéïssans. Lors que dans les jours de Noé, la patience de Dieu atendoit une première fois, pendant que l'on construisoit l'Arche, dans laquelle il n'y eut que peu de personnes, savoir huit qui furent sauvées de l'eau, 21. le Batême qui devoit répondre à cette figure, nous sauve de même à présent. Il ne consiste pas à nétoier &c.*

Je suis avec une parfaite considération &c.

Nous voudrions que l'Auteur, se fût signé. Nous conoissions sa main, & son suffrage est très respectable.



LE SPECTATEUR
DES INTERESSE',
XIX. DISCOURS.

Define Matrem jam tempestivo sequi Viro. *Hor* *.

J'Ai regretté quelque part qu'on n'eût pas écrit des Mémoires sur le Cœur humain. Enfin, pour encourager, par mon exemple, quelque Philosophe à se charger de cet Ouvrage, j'en ai pris pour moi une partie, une Section, dirai-je. C'est l'Histoire du Cœur, dans une jeune Personne du Sexe, d'un Cœur de douze à treize ans, qui commence à se sentir, à soupçonner qu'il est bon à quelque chose. Je n'ai eu pour cela qu'à copier les Lettres que je donne ici, & que j'avois depuis plusieurs années dans mon Porte-feuille. Il importe fort peu au Lecteur de savoir comment elles m'étoient tombées entre les mains.

Iere. L E T T R E

Du Lundi 21. Avril.

JE vous quitai, *Ma chère Amie*, le Cœur un peu ulcéré: J'aurois bien voulu en par-

* *Propre à faire déjà le bonheur d'un Amant, Cessez d'être attachée aux pas de votre Mère.*

partant, pour ma Solitude, vous faire des reproches, sur l'indifférence, & sur le dédain avec lequel vous me traitates la dernière fois que nous nous vîmes; mais je n'en eus pas la force. Je craignis de vous faire quelque peine. Vous n'aviez cependant pas fait ces Réflexions à mon égard. Est-il possible, qu'un ou deux ans de différence, & la Compagnie de quelques Personnes plus âgées, puissent alterer une Amitié telle que la nôtre? Vous n'avez pas toujours pensé come à présent; j'ai vû un tems où vous n'étiez pas fâchée qu'on fût que vous m'aimiez, où vous ne rougissiez pas, quand on vous surprenoit avec moi, come cela vous arriva lors que j'allai vous rendre Visite, & que vous ne fites presque pas semblant de me conoitre, parce que vous aviez vôtre Société, & que je ne suis pas assez grande pour y entrer; car je vis bien, que ce n'étoit que cela. Oh bien, je ne veux cependant pas vous quèreller, parce que je sai que vous avez le Cœur bon, & que ce n'est pas tout à fait vôtre faute, si vous n'en avez pas bien agi avec moi; mais qu'on vous a doné de mauvais conseils. Et puis j'ai si fort besoin que vous m'aimiez. En vérité je ne sai coment je suis, mais je ne me reconois plus moi même; tout ce
que

que je vois , tout ce que je sens est si nouveau pour moi , que je ne puis le comprendre. Je suis d'une inquiétude affreuse ; triste rêveuse. . . Pourquoi n'ai-je pas de l'esprit ? Je découvrerois au moins la cause de mon état , au lieu que j'y travaille inutilement , & que malgré cela je ne peux m'empêcher de la chercher ? J'y reviens toujours , quoique je fasse. Je m'imagine que vous ferez bien me dire ce que c'est. Vous avez plus d'expérience que moi , à présent que vous êtes dans le Monde. On dit qu'il forme beaucoup , & puis vous avez peut-être été tout come je suis. Que fai-je ? Enfin , *Ma chère Amie* , ne me refusez pas vos conseils , je vous prie. Tenez ; je vais vous dire come je me trouve ; mais ne voila-t-il pas que je ne fai déjà par où comencer ; toutes mes idées se brouillent. C'est la vingtième fois que cela m'arrive. Mon Dieu que je suis malheureuse !

J'aime mieux vous raconter , sans vous rien cacher , tout ce qui m'est arrivé. Il me sera plus facile ; vous arrangerez tout cela , & vous me direz ce que vous en pensez ; mais , écoutez , ce n'est qu'à vous que j'écris. Si quelqu'un d'autre venoit à lire ma Lettre , je ne vous le pardonerois de ma vie. Du moins je ne m'en consolerois jamais . . . Non jamais.

Vous savez que ma Tante me demanda à ma Mère, il y a quelques jours, pour aller passer deux Mois avec elle, dans son Château de *Beauvais*. Je me fis une Fete de cette petite Partie. Je n'avois jamais quité la Ville, & quand je pensois que j'allois voir de la Verdure, des Arbres, des Fleurs, car c'étoit tout ce que j'imaginois alors, j'étois hors de moi même. Il me sembloit que c'étoit un songe. Enfin nous partimes, je croiois que nous n'arriverions jamais ; Nous voila au Château, où tout anonçoit la grandeur. Je me promenai d'abord dans les Jardins, qui sont très beaux & terminés par un grand Parc. On eût mille peines à m'en arracher, quand on eût servi, & ensuite, quand il falut me retirer dans mon Appartement. Le lendemain ce fût la même chose. Je me levai au point du jour, & je courus admirer tout ce que je n'avois vû qu'en passant, & qui m'avoit cependant si frappé. Me voila donc dans ce Jardin, ouvrant de grands yeux à chaque pas, que je faisois. Un Oiseau perché sur un Arbuſte se mit à chanter. Je cessai d'avancer, en retenant ma respiration, pour mieux l'entendre. Une feuille qui tomboit me faisoit trembler ; je craignois qu'elle ne fit taire ce charmant Oiseau. Enfin il s'envole ; je courus

après, pour m'en rendre Maitresse si je pouvois. Une Pièce d'Eau, que je vis dans ma course m'arrêta. Il y avoit dedans un grand nombre de Poissons; je m'amufai à leur jeter de petites pierres, parce qu'elles les faisoient fuir çà & là, & que le Soleil rendoit leur écaille fort belle. Mais il faut rentrer au Château, me dis-je, on fera en peine de moi. Une Fleur se trouve sous mes pas, je la cueille; une autre se présente du même endroit; un brin d'Herbe, un petit Caillou, tout m'arrête; j'en remplis le pan de ma Robe, & toute glorieuse je vais les montrer à Madame de *Beaume*, (c'est le nom de ma Tante) persuadée qu'elle ne pourroit plus me quèreller sur mon absence, quand je lui apportoïis tant de belles choses.

Peut-être ne trouvez vous pas, que cela fasse quelque chose au Sujet pour lequel je vous écris: Il ne me le semble pas non plus; mais cependant je n'en suis pas sûre, & j'aime mieux vous le dire, que de l'oublier, si cela peut vous faire juger de ma situation.

Le surlendemain de mon arrivée, je me trouvai indisposée. On crût, que c'étoit une suite de la fatigue du Voïage, & fatigue, disoit-on, qu'on auroit dû prévoir dans une jeune Personne de mon âge, & du peu de repos que j'avois pris ensuite. Ma
Tante,

Tante, voulut faire appeler un Médecin à la Ville prochaine ; une de ses Femmes, qu'elle avoit mise auprès de moi, la tira à part & lui dit quelque chose que je ne pûs entendre ; mais qui la fit sourire. Oh je vous avoue, *Ma chère Amie*, que je suis bien atachée à *Madame de Bedume*, cependant dans ce moment, elle me fit bien de la peine ; & puis cette Femme, ne trouvez vous pas que cela marque un mauvais cœur ? Aussi, depuis ce moment je n'ai pû prendre sur moi de l'envisager sans émotion. Quoiqu'il en soit, quelques jours après je fus parfaitement rétablie. *Madame de Beaume* trouva même que j'étois embélie, & que cette indisposition m'avoit donné *un Air de vie*, ce sont les termes dont elle se servit. Cet éloge me flata ; mais il y avoit une chose qui m'inquiétoit, c'est cet Air de vie dont elle avoit parlé. J'aurois voulu pour tout au Monde savoir en quoi il consistoit ; ce doit-être sans doute quelqu'agrément. Ma Tante pourroit bien m'instruire là dessus ; mais je n'ose pas le lui demander ; je crains qu'elle ne me reproche d'y avoir trop fait attention.

Cependant, *Ma chère Amie*, mon humeur a prodigieusement changé. Je ne suis plus cette jeune Fille vive & badine, qu'un rien amusoit des heures entières. Tous ces plai-

sirs, auxquels je me livrois avec tant d'ardeur, me paroissent aujourd'hui insipides : Je ne conçois pas même comment ils ont pu me plaire. Quelquefois, pour me distraire de la mélancolie qui m'acable, je cherche à m'y livrer encore ; mais un moment après je les rejette avec dédain, où si l'on me surprend au milieu de cette occupation, je rougis, sans savoir pourquoi. Ces Jardins, qui m'avoient parus si beaux, ne me touchent plus. Il n'y a que ce grand Parc, dont je vous ai parlé, où je cours dès que j'ai un moment de libre, & où je demeure des heures entières assise au pied d'un Arbre. Je ne saurois dire ce que j'y fais, ni à quoi je pense, seulement je sens qu'il me manque quelque chose. Ce n'est pas ma Mère cependant, car quoi je l'aime de tout mon cœur, son idée ne me vient pas même si souvent dans l'Esprit qu'auparavant. Si je savois que ce fut cette vilaine Campagne, qui me causoit cette agitation, je crois que je la quitterois dès demain.

II me. L E T T R E.

Du Samedi 20. Mai.

VOtre Lettre ne m'apprend rien, *Ma chère Amie*, vous me dites, que ce que je vous ai écrit ne fust pas, pour porter un jugement
ment

ment sur ma situation, qu'il faut quelque chose de plus. Si je pouvois soupçonner, que vous ne me tinssiez ce discours, que pour m'arracher ce que je pense, sans me communiquer vos sentimens à cet égard, vous n'aurez plus rien de moi. Il me semble que vous pourriez déjà me donner bien des lumières, mais puisque vous le voulez, je vais continuer à vous faire part de ce qui se passe chez moi.

J'étois ce matin, dans mon Appartement, concentrée dans mes réflexions, & versant des larmes du chagrin de ne pouvoir les développer, quand Madame de Beaume m'a fait appeler. Je suis descendue. Il y avoit Compagnie au Château. Qu'as-tu donc, m'a-t-elle dit, au moment que j'entrais dans la Salle, il semble que tu aies pleuré? Non ma Tante, ai-je répondu. Je mentois cependant; mais je m'étois un peu affoupie, & je crois que je n'ai pas encore les yeux bien ouverts. Je disois cela, en m'éforçant de prendre un air riant, que j'atrapois sans doute assez mal. Je ne sai, a-t-elle repris en s'adressant à une Dame qui étoit assise à côté d'elle, ce qu'a cette petite Fille; depuis quelques jours je la trouve inquiète, mélancolique, un peu farouche même. Est-ce que tu ne m'aimerois plus, ma Nièce? &

elle me tendoit la main en disant cela. Le terme de petite Fille m'a d'abord choquée, sans savoir précisément ce qu'il signifie, ni pourquoi ce mot, qui ne m'avoit jamais fait de peine, m'en cause aujourd'hui. Il m'a semblé qu'on ne fait pas attention à une petite Fille, & que je dois comencer à être comptée pour quelque chose; mais adoucie parce qu'avoit ajouté *Madame de Beaume*, je me suis jettée entre ses bras, pour la remercier de sa tendresse pour moi. Je crois que j'avois aussi rougi, & que je ne voulois pas qu'on s'en aperçût. Allons, m'a-t-elle dit, voilà qui est bien, j'ai invité quelques jeunes Demoiselles de votre âge; ce sont des Amies que je vous done; elles sont au Jardin; allez les joindre, & puis point de tristesse, entendez vous petite Fille. Encore ai je dit en moi même, & je me suis retirée en répétant ces mots tout bas, pensant qu'ils convenoient mieux à ces Amies, qu'on vouloit que j'allasse trouver qu'à moi, & qu'elles ne me plairoient point autant qu'on sembloit le croire.

Je les ai abordées, avec un air assez froid, dont elles se sont bien aperçues; car quelques momens après, j'ai entendu qu'elles se disoient les unes aux autres, que j'étois bien fière, que je n'étois cependant pas plus qu'el-

qu'elles, qu'il falloit me laisser seule au Château, où j'aurois tout le tems de m'ennuier & de quitter les grands airs. Cependant cela n'a pas duré, & elles m'ont parlé de leurs amusemens, des parures que leurs Parents leur ont achetées; & quelques *unes de leurs Poupées.*

Des Poupées, *Ma chère!* En vérité ma Tante me choisit de jolies Amies. De mon côté, j'ai bien senti que je les avois mal reçues, & je començois à me prêter à leur Conversation, qui m'ennüioit bien, quand j'ai vû sortir du Château un jeune Home, qui est venu à nous en courant. Toutes ces Demoiselles l'ont entouré, & lui ont fait mille questions. Mais d'où venez vous donc? Il y a bien du tems qu'on ne vous a vû. Regarde, come il est charmant aujourd'hui. Est ce que vous voudrez venir avec nous à présent?

Il s'appelle *Durval*, *Ma chère Amie*, on me l'a dit, il a seize ans; il ne demeure qu'à une lieüe de *Beaume*. Je voudrois bien que vous l'eussiez vû; je crois que vous en seriez enchantée. Votre grand Cousin, que vous aimez tant, n'est pas si beau que lui; il s'en faut bien. Je l'examinois, pendant qu'il parloit à mes Compagnes, & j'ai bien retenu sa physionnie; ainsi vous pouvez

être persuadée de ce que je vous dis. Il les a embrassées, les unes après les autres; ce qui m'a causé une émotion, que je ne puis vous exprimer. Il ne m'avoit pas encore envisagée; mais ensuite quand il m'a aperçue il s'est arrêté tout à coup, & m'a saluée, en s'inclinant aussi profondément, que si j'étois une Duchesse; & puis il m'a regardée long-tems attentivement, en disant un mot tout bas à une des Demoiselles, qui étoit près de lui. Sans doute, il lui parloit de moi: Il lui a demandé mon nom, n'est-ce pas? Pour moi j'ai baissé les yeux, il m'auroit été impossible de les tenir levés sur les siens; je ne lui pas ce qu'il a dedans, mais je n'ai jamais pu rencontrer ses regards, sans sentir cette agitation dont je vous ai parlé; quand je le regardois seulement un peu de côté, le Cœur me battoit, & je ne savois plus où j'étois. Je me suis cependant remise, & je lui ai rendu son Salut; aussi poliment que j'ai pû; cela étoit bien juste. Mais je réfléchis, qu'il ne m'a point embrassée; après tout il a bien fait, c'est la première fois que je le vois; cela ne convient pas au moins, & je trouve bien que ces Demoiselles, .. j'en ai été fâchée pour elles. Elles me regardoient du coin de l'œil, en souriant un peu... Mon Dieu je suis charmée qu'il n'ait pas agi avec moi come

avec

avec elles; c'est avoir bien de la Malignité. Mais j'ai eu mon *tour*. Durval est venu se placer à côté de moi, & il n'a parlé qu'à moi seule. J'ai bien vû que cela leur faisoit de la peine, & qu'elles cherchoient à le railler; mais leurs efforts ont été inutiles. Nous les avons quittées, je ne sai coment cela s'est fait; mais au détour d'une Allée de charmes, nous nous fomes trouvés seuls. Je l'ai mené voir mon Parterre. Madame de Beaume m'a donné quelques Vases près de l'Orangerie; le Jardinier en a soin, & je leur ai donné ce nom. J'en ai cueilli quelques Fleurs, dont je lui ai fait présent. Il m'a remercié avec une grace infinie. En vérité c'est un jeune Home bien poli; on voit qu'il a reçu une belle éducation. Mais il est timide; c'est qu'il ne me conoit pas encore. Quoiqu'il en soit, j'ai senti que cela me rendoit plus hardie, & je lui ai parlé de ses ocupations, de ses plaisirs, de sa Famille. Il m'a dit qu'il avoit une Sœur de mon âge, qu'il aimoit beaucoup; mais que si elle me ressembloit, il l'aimeroit bien d'avantage. Entendez vous, Ma chère Amie? Je ne sai pas trop ce que je lui ai répondu; car je me suis trouvé tout come quand il nous avoit abordées. Il a un son de voix, qui vous remue jusqu'au fond; il me semble que je lui ai dit que je voudrois bien qu'il
fit

fut mon Frère. Oh ! je le pensois come je le disois ; il est si doux , si complaisant.

Ces Demoiselles nous ont rejoint , je les ai vues de loin , qui venoient de nôtre côté ; Nous leur somes allés au devant. Elles paroissoient fâchées. Nous somes retournés ensemble au Château , & *Durval* est parti. La Compagnie s'est aussi retirée. Ma Tante m'a demandé coment j'avois trouvé mes Compagnes ? Il a bien falû lui dire qu'elles étoient fort aimables. Elle ne m'a point parlé de *Durval* ; je n'ai point osé lui en parler non plus ; elle m'intimide. Je m'imagine qu'elle se moqueroit de moi , si je lui peignois les sentimens que j'éprouve ; cependant je ferois bien aise de savoir à quoi m'en tenir ; car j'y conçois encore moins qu'auparavant. Vous savez combien j'étois triste. Eh bien ce n'est plus cela. Diriez vous que pendant tout le tems que j'ai passé avec *Durval* , je n'ai point réfléchi à mes petits chagrins , & qu'à présent il me semble que je me trompe , & que je n'en ai jamais éprouvé. Je lui ai bien de l'obligation. Mais , dites moi , croiez vous que ce soit lui qui ai produit cet éfet ? Je ne comprends pas coment il pourroit y avoir donné lieu : Il est vrai qu'il est bien amusant. Je n'ai pensé qu'à lui depuis son départ. Ma Tante vouloit

vouloit me retenir auprès d'elle, pour que je lui lusse; j'ai feint d'avoir sommeil & je suis montée dans ma Chambre, afin de causer avec vous. Voila une Lettre bien longue. J'ai peine à soutenir ma tête, il est minuit. Il m'a dit qu'il reviendrait Jeudi. J'aurois envie de prier ma Tante de m'y mener avant ce tems là; c'est pour voir cette Sœur dont il m'a parlé. Qu'en pensez-vous? Je veux qu'elle soit mon Amie.

III^{me}. L E T T R E.

Du Jeudi 25. Mai.

MON Dieu que les jours m'ont paru longs, depuis que je vous ai écrit ma dernière Lettre. Ma Tante n'a pas pû aller chez Madame *Durval*; je me suis ennuiée à la mort; encore plus que je n'avois fait les premiers jours de mon arrivée à *Beaume*. Je n'ai cessé de penser à *Durval*, à ce Jeudi auquel je devois le revoir, & que je trouvois si éloigné. C'est une cruelle chose que l'inquiétude, quand on attend.

Enfin il est arrivé ce Jeudi! Je me suis levée de grand matin pour être prête à recevoir *Durval*; mais, *Ma chere Amie*, en vérité, je n'ose vous le dire, j'ai demeuré plus de deux heures à ma Toilette. Je n'avois jamais fait attention, vous ne le croirez peut-

peut-être pas, si un Ruban m'alloit mieux qu'un autre, ou si une Etofe d'une certaine couleur me paroît d'avantage, qu'une autre, d'une couleur différente. Eh bien, aujourd'hui j'ai été extrêmement difficile. Je ne fai ce que j'aurois doné pour atraper cette manière de se mettre, que j'ai entendu louer dans quelques Dames. Seulement si vous aviez été auprès de moi, vous auriez p   me doner de bons avis. J'ai jetté vingt fois mes Coefes sur ma Toilette, pour en prendre d'autres, ou parce que je ne les mettois pas à l'air de mon Visage: Enfin il me semble que je suis assez bien.

Il me manque encore des Fleurs, je crois qu'elles feront bien dans mes Cheveux. J'en irai prendre à mon Parterre. Mais les portes sont fermées. Ma Tante est bien paresseuse. Il est sept heures, *Ma chère Amie*, coment peut-on se lever si tard à la Campagne? En vérité je n'y conçois rien.

Atendez un moment, il me semble que j'entens du bruit. Non tout est tranquile. Je me suis trompée. Puis que j'ai du tems, je vais essayer une autre Robe; il me semble que celle-ci me fait pale.

Je m'ennuiois d'écrire. J'ai pris un Livre; c'est *Mariane*: on le dit si joli; pour moi je fai que je n'en ai pas p   lire quatre pages. Je descens. Adieu,

A onze heures du matin.

Enfin Madame de Beaume étoit visible. Nous avons pris le Chocolat ensemble. Vous êtes bien diligente, m'a-t-elle dit aussitôt qu'elle m'a vû : Vraiment vous voila aujourd'hui sous les Armes, a-t-elle ajouté, en promenant sur moi ses regards. Mais ma Tante, ai-je répondu, j'ai fû que vous auriez des Visites, & je n'ai pas voulu que votre Nièce vous fit honte. Fort bien, a-t-elle repris, c'est ce qui s'apelle doner un joli tour à la chose. Cependant, dis moi, si je dois prendre ta parure sur mon compte, pourquoi ce soin n'est-il que d'aujourd'hui ? Je ne fais pas trop ce que j'ai répondu, car je sentoie bien qu'elle avoit raison, & je n'osois presque pas la regarder. Aussi me suis-je hatée de regagner mon Apartement, pour continuer ma Lettre.

En vérité Madame de Beaume a deviné. Il y a du dessein dans mon Ajustement : Je ne l'aurois pas soupçonné. Seroit-ce pour *Durval* ? Il me semble au moins que s'il ne devoit pas venir, je n'aurois pas pris tant de peine. Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Y comprenez vous quelque chose ? La Compagnie est déjà arrivée. Je vous quite.

A deux heures après midi.

Ce n'étoit pas lui. J'avois bien besoin de me presser si fort. Je l'ai cherché des yeux en entrant, & j'ai vû d'abord qu'il manquoit. Toute la joie que j'avois aportée s'est évanouie, & a fait place à la tristesse. On a dû me trouver bien timide; car je n'ai pas prononcé quatre paroles. Le moindre mouvement que j'entendois près du Château me causoit des batemens de cœur. Je croiois toujours qu'il entroit. Mais il ne viendra pas sûrement. Enfin, je n'ai pû y tenir d'avantage, & je me suis retirée. J'aîmerois mieux que toute la Compagnie eût manqué, que lui. Que je suis fole! Peut-être est-il à présent avec ces Demoiselles qui vinrent à *Beaume* la Semaine passée, & ne se souvient-il pas que je sois au Monde. Après tout que m'importe? Il peut faire ce qui lui plaira, il ne m'intéresse pas assez, pour me causer de l'inquiétude. Cependant, cela est bien mal à sa place; je ne le reconois pas à ce trait. Oh pour le soup... Oui c'est lui; c'est lui.

A dix heures du soir.

J'ai traversé les Apartemens, pour me rendre au Jardin; mais il m'avoit vû passer, *Ma chère*, il y a été presque aussi-tôt que moi.

Mon Dieu que vous êtes belle ! m'a-t-il dit, en soulevant du bout du doigt le bas de ma Robe, comé pour l'admirer. Ce Compliment m'a parû d'une fadeur insupportable. En vérité, Monsieur, lui-ai je dit, en retirant avec violence ma Robe, que j'ai fécouée, vous pourriez bien vous passer de me tenir ces discours. Croiez que je ne suis point faite pour les entendre. Vous pouvez les aller débiter aux Persones avec qui nous étions Samedi, je ne m'y opposerai pas. Il a été pétrifié du ton avec lequel je lui parlois. Mais, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, je ne fai ce que vous voulez dire. Je n'ai point vû les Dames dont vous me parlez ; j'arrive à présent avec ma Mère : Elle a eû des affaires, qui l'ont empêchée de venir plutôt ; & il a ajouté, d'un air tendre, qu'il en avoit été bien fâché. Fâché, Monsieur, & de quoi je vous prie ? Ce n'est pas sans doute par raport à moi ; cela m'intèresse fort peu, ai-je continué, en versant quelques larmes ; car il ne m'a plus été possible de les retenir : J'aurois bien tort de vouloir vous gêner ; vous m'avez dit cependant qu'on vous verroit. Ce n'est pas au moins que je m'en soucie, entendez vous ; mais c'est que je n'aime pas qu'on cherche à me tromper. *Durval* a pleuré aussi & m'a assuré de son innocence ; mais je n'ai pas voulu l'é-

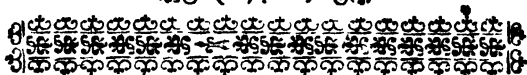
côter , & je lui ai ordonné de me laisser seule. Il s'est éloigné de quelques pas , avec une constance qui m'a fait pitié.

Je n'en ai rien temoigné , mais j'aurois bien voulu le rapeller. J'ai feint de retourner au Château ; il faloit passer par devant lui. Il m'a arrêtée & s'est jetté à mes genoux. Je l'ai pardonné : Voulant même réparer le chagrin que je lui avois causé , je me suis rapelée que j'avois vû ma Tante doner sa main à baiser à quelques Cavaliers , & qu'ils paroïssent fort contents. J'ai pensé que cela pourroit produire le même éfet sur *Durval* ; mais je n'aurois jamais crû que cela lui fit autant de plaisir. Pour moi , *Ma chère Amie* , il faudra que je vous raconte une fois cela de bouche , car je n'ai pas des termes pour l'exprimer.

Enfin il m'a dit des choses si tendres , si touchantes , que je l'aurois écouté deux heures de suite , sans l'interrompre , & je ne conçois pas où il les prenoit. Il m'a dit , qu'il avoit été tout come moi ; mais que depuis qu'il m'avoit vüe , il étoit guéri : Cela est particulier ; mais il est aussi embarrassé que moi à découvrir ses sentimens. Je lui ai avoué que je vous avois écrit , & je lui ai dit que vous n'aviez pas encore répondu à ma seconde Lettre. Je n'atendrai rien de vôtre part.

part. Nous retournons à la Ville, dans quelques jours. *Durval*, y vient aussi avec nous. Je le verrai tous les jours ; Madame *Durval* l'envoie à l'Académie. Il m'a dit, qu'il vous iroit rendre Visite ; & je lui ai répondu que vous l'aimeriez bien. Vous pourrez peut-être alors nous expliquer ce qui se passe chez nous. Je vois bien à présent, que c'est *Durval* qui me manquoit ; mais je n'en suis pas plus avancée. Pourquoi est-ce qu'il peut me causer tant de satisfaction pendant qu'un autre ne le feroit pas, car je le sens bien ? Au fond, quand j'étois si triste, je ne pouvois pas deviner que ce fût lui qui me fut nécessaire : Cependant dès que je le vis, je m'aperçûs, qu'il étoit cet Objet. Est-ce que chacun est come cela ? Je m'imagine qu'ils doivent être souvent bien malheureux, car ils ne trouvent pas tous aussi tôt que moi cette personne ; peut être même y en a-t-il qui ne la trouvent jamais, parce qu'elle est bien éloignée, & puis reste à savoir encore, s'il y en a pour tout le monde ? Non, après y avoir pensé, je ne crois pas que cela soit jamais arrivé à d'autres qu'à *Durval* & à moi.

T.



L E T T R E

Aux Editeurs sur la préférence des nouvelles Versions de l'écriture Ste. aux anciennes.

M E S S I E U R S ,

IL vient de m'arriver une chose dont j'ai crû devoir vous faire part. Vous jugerez vous mêmes si cela mérite une petite place dans vôtre Journal. Je me suis rencontré, par hazard, avec une de ces bones Ames, toute pénétrée de Dieu & de la Réligion. Vous jugez bien, *Messieurs*, qu'*au moins* avec de telles Ames, il peut-être permis de s'entretenir de quelque chose de sérieux. Vous ne coulerez pas, j'espère sur cet *au moins*, fans en sentir le sel. Et qu'entens je par *du sérieux*? Du sombre, du mélancolique? Rien moins que cela: Je le fais come un de mes grands Enemis. Ce que j'appelle *du sérieux*, est tout ce qu'il y a de plus réjouissant & de plus consolant pour l'Home sage. C'est de s'ocuper de cet Etre aussi souverainement aimable, qu'il est souverainement grand & adorable; de cet Etre qui après nous avoir donné l'existence par un pur éfet de sa Bonté,

nous

nous la conserve par cette même Bonté, & ne cesse, malgré toute nôtre indignité, nôtre ingratitude & nos infidélités redoublées, de marquer chaque instant de nôtre vie par des Bienfaits continuels; de cet Être qui étant nôtre premier principe, doit être aussi nôtre dernière fin, c'est à dire faire nôtre vrai & parfait Bonheur, temporel & éternel; Bonheur pour lequel il nous a créés, & auquel, tôt ou tard, il nous amenera très certainement, après que nous nous ferons épuisés à le chercher successivement & vainement dans toutes les Frivolités du présent Siécle. Ici encore, *Messieurs*, vous êtes trop sages, pour ne pas comprendre, que je n'excepte pas de la classe des Frivolités, les Sceptres mêmes & les Diadèmes, entant qu'ils seroient l'objet de nôtre vaine cupidité, & généralement tout ce que ce Monde nous offre de plus brillant & de plus séduisant. Mais brisons, malgré nous, sur ce trop sérieux pour tant de gens, de crainte que, par dépit ou dégoût, ils ne jettent là le papier, & ne daignent pas lire la suite.

La Conversation étant donc tombée sur nos Sts. Livres, la bone Ame en question exaltoit fort une ancienne Version gauloise, qu'elle en avoit, & cela de façon à déprimer indirectement nos Versions modernes. Hé,

lui dis je assez brusquement , car avec les bons gens on peut se laisser aller sans crainte à de petites brusqueries , êtes vous donc aussi entachée de cette imbécile Superstition ? Je ne m'y ferois pas attendu de vôtre part. Assurément elle ne fait honneur ni à vôtre esprit ni à vôtre cœur. Dites moi , je vous prie , pourquoi croiez vous que l'Écriture Ste. ait été donnée aux Hommes ? N'est-ce pas , come le dit St. Paul , *pour les enseigner , les convaincre , les corriger , les instruire de leurs devoirs , en un mot les rendre sages dans ce qui concerne le Salut , & accomplis pour toutes sortes de bones Oeuvres* * ? Eh , vraiment , qui en doute ? me répondit-elle aussi-tôt. Sur ce pied là , continuai je , ne faut-il pas qu'elle soit intelligible ; & ne conviendrez-vous pas , que plus elle le fera , plus elle atendra son but ? Sans doute , me répondit-elle encore ; car les vraiment bones Ames ne chicanent pas ; elles aiment le vrai ; elles aiment à se rendre à l'évidence , & à lui soumettre leurs préjugés les plus invéterés. Tout aussi-tôt , je pris une vieille Edition de la Bible , que je conserve par rareté , & à l'ouverture , je lui proposai en un instant quelques douzaines de termes qui tomboient sous mes yeux , & lui en demandai le sens. Sa bone foi la fit avoüer ,

de

* 2. Tim. III. 15. 16. 17:

dé plusieurs, qu'elle ne les entendoit pas, & aiant voulu en expliquer quelques autres, c'étoit presque come qui atacheroit à *Neige* l'idée de *Noir*. Cependant, lui dis-je, si vous estimez tant vôtre Bible pour l'ancieneté de son langage, la mienne sera plus estimable encore, puis qu'elle est plus ancienne; car quand la vôtre parût, elle étoit nouvelle en comparaison de la mienne; elle étoit à la mienne ce que sont aujourd'hui à la vôtre les Versions modernes que vous semblez mépriser. Et bien, continuai-je, voyons maintenant ces mêmes endroits dans la Bible de *Mr. Oftervald*, qui est la plus récente que nous aions. A peine lui en eûs-je lû quelques uns, que tout aussi-tôt elle s'écria avec émotion, & en persone qui s'éveilleroit tout à coup d'un profond sommeil: Je change tout à fait d'idée, & je vous promets bien qu'à l'avenir, il ne m'arrivera plus de dire ce que j'ai dit, ni même de le penser.

L'air de conviction dont cela fût dit, ne me permit pas de douter de la réalité de son changement. Cependant me rapellant le *Su-
perflua non nocent*, pourquoi, continuai-je s'est-on fait dès les premiers Siècles de l'Eglise un devoir indispensable de traduire l'Ecriture Ste. dans les différentes Langues des Peuples Chrétiens, sinon afin qu'ils pussent

la lire, & la lire avec toute l'intelligence possible ? Pourquoi vous autres Religioneux êtes vous devenus errans sur la Terre & dans des Climats durs & ingrats, en comparaison de votre chère Patrie, où la Bible en vogue étoit, come encore aujourd'hui dans toute l'Eglise Romaine, cette Version Latine qu'on nomme *la Vulgate* ? Pourquoi cette Version Latine elle même fût elle faite des les premiers Siècles de l'Eglise ? Vous savez que toutes nos Bibles, non plus que celle-la, ne sont pas l'Original, puis que le Vieux Testament a été écrit en *Hébreu*, & le Nouveau en *Grec*. S'il y a quelque mérite secret à feuilleter les Ecrits sacrés, compris ou non, ne vaudroit-il pas bien mieux s'en tenir aux Originaux ? Qui pourroit même affurer, qu'il ne se trouvat pas des gens, qui à la vue de ces singuliers Caractères Hébreux, vrais Hiéroglyphes pour eux, s'épanouiroient en témoignage de dévotes sensations qu'ils en éprouveroient ? Sensations durables, & sur tout fructueuses & influantes sur les Mœurs ! C'est une autre question.

A ce petit badinage elle ne pût s'empêcher de rire. Je continuai, & lui fis valoir de plus, les nouvelles découvertes qui se font encore tous les jours par d'habiles Critiques, sur le vrai sens de plusieurs endroits de la Bible,

Bible, qui, pour n'avoir pas été bien entendus, ont été rendus-ci devant, de manière, où à ne présenter aucun sens, ou à en présenter un faux; ce que l'on ne manque pas de redresser dans des Editions nouvelles. Et ici je n'oubliai pas de lui citer entr'autres un endroit remarquable du Livre des *Actes des Apôtres*, où à la vérité il s'agit moins du sens même, que de l'expression. Nos anciennes Versions, lui dis-je, & par conséquent la vôtre, portent-ici, que dans le naufrage que St. Paul essuia en allant à Rome, ce Apôtre & quelques Passagers avec lui, car il s'y énonce en pluriel, *jettèrent de leurs propres mains l'Equipage du Vaisseau dans la Mer* *; ce qui, à parler correctement, signifieroit qu'ils y jettèrent Capitaine, Soldats & Matelots pêle mèle. Vous en seriez bien fâchée, ajoutai-je : Pourriez vous digerer de voir ainsi ce bon & patient Apôtre, que vous aimez tant; & avec raison, se porter à une telle barbarie envers gens qui ne lui faisoient après tout aucun mal? Mais vous pouvez-vous en consoler, dans la nouvelle Version de Genève & autres de nos jours, où vous lirez, que par *l'Equipage*, on n'avoit voulu dire autre chose que les

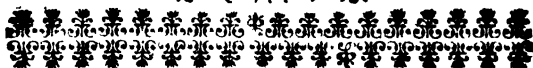
* Act. XXVII, 19.

Agrès de rechange du Vauſſeau. Là deſſus quelque choſe ſurvint qui nous ſépara.

Convenez, *Meſſieurs*, qu'une ſi aimable docilité, en matière de Religion ſurtout, n'eſt pas tort comune. Je ne dois pas oublier de vous dire, que la Perſone en queſtion eſt ſeptuagénaire; Age où l'on ne revient pas aiſément de ſes Préjugés. J'ai crû que cet exemple pourroit être de quelque fruit ſur tant de gens obſtinés dans leurs vieilles idées, ſur cette même matière & ſur tant d'autres, come je l'ai inſinué dans la petite Pièce que vous avez bien voulu inferer dans vôtre Journal d'Avril dernier, pag. 379. & 380. Les zelés & entêtés Partifans de la Verſion de nos Pſaumes, faite par *Marot & De Bèze*, préférablement à la moderne, pourront entr'autres ſe déſabuſer ici s'ils veulent.

J'ai l'honneur d'être &c. . .

NEUCHÂTEL.



L E T T R E

*A M. M*****, Ministre du St. Evan-
gile, en lui envoiant une Epitre sur l'Art
de prêcher.*

Vous me trouverés bien hardi, M O N-
S I E U R, de vous adresser une Epitre,
sur un Sujet important, & que vous avez
étudié beaucoup mieux que moi : Aussi n'è-
tes vous pas moins en état d'en donner des
Leçons, que de les pratiquer. Il est rare
d'avoir, à vôtre age, & vos Talens & vos
Conoissances; mais il y a des Ames privilé-
giées, auxquelles la Nature & l'Art sem-
blent, à l'envi, prodiguer leurs Dons.

On pourroit me faire un autre reproche,
qui ne seroit guères moins fondé; c'est de
n'avoir point parlé de plusieurs Prédicateurs
célèbres, soit Protestans, soit Catholiques :
Mais mon dessein n'a point été de faire l'é-
loge, ni l'énumération exacte de tous.

C'est la réponse que je pourrois faire aussi,
à ceux qui m'ont blâmé, de n'avoir pas parlé
de tous les Grands Hommes, que Genève a
produit; come si on pouvoit tout dire dans
un simple Essai, & exprimer en quelques pa-
ges, ce qui exige un Traité complet,

Si j'eusse pû m'étendre d'avantage & développer tous les sentimens de mon Cœur, quels Eloges n'aurois-je pas donné à plusieurs Persones, que je chéris & que je respecte! Je n'aurois pas oublié M. le Professeur *de la Rive*, aussi bon Prédicateur, qu'habile Philosophe; j'aurois parlé de l'Illustre *Le Fort*, que PIERRE LE GRAND, Empereur de *Moscovie*, honoroit de son amitié & de son estime; & de *Michel Roset*, Jurisconsulte éclairé & habile Négociateur. Je n'aurois pas omis *Theophile Bonnet*, Médecin fameux, dont on a d'excellens Ouvrages. Combien d'autres, qui ont échapé à ma mémoire! On pourroit me dire, ce que *Madame Des Houlières* écrivit au *Père Bouhours*:

*Père Bouhours, dans vos Pensées,
La plupart fort embarrassées,
A moi vous n'avez point pensé.
Dans cette Liste triomphante,
De célèbres Auteurs, que votre Livre chante,
On ne voit point mon nom placé:
Mais aussi dans le même rôle,
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensoit point mal:
Un tel Compagnon me console.*

Come les péchés d'omission ne sont pas moins comptés, que ceux de comission, j'aurois orné ma Liste des Grands Hommes
nés

nés à Genève, du Nom célèbre des *Spanheim*, illustre dans la République des Lettres, l'un desquels étoit Grand-Père de M. *Bonnet*, aujourd'hui ancien Syndic de la République de Genève, & Oncle de M. *Jaques André Bonnet*, Médecin habile & expérimenté : Je l'aurois grossi encore des Noms de Mr. *Pierre Butini*, qui a donné au Public d'excellens Sermons & d'autres Ouvrages estimés. Son Frère *Jean Robert*, Savant Médecin & bon Antiquaire, a fait une Dissertation imprimée, où il discute, avec précision, l'endroit où l'on doit placer le Mur que *César* fit faire, pour empêcher les *Helvétiens* de passer dans les *Gaules* : M. *Butini*, leur Neveu, qui pratique la Médecine, avec succès, à Genève, a donné un Traité fort estimé sur l'Inoculation. Mais je m'arrête; le Métier de louer est délicat & dangereux. On marche sur le bord des précipices. Je ne dirai pas come *Despréaux* : Hé! qui sauroit sans moi, que *Cotin* a prêché ? -

Tous ceux de qui j'ai parlé sont très dignes d'éloges, & n'avoient pas besoin de ma Plume pour être célèbres.



E P I T R E

*A Mr. M*****, Ministre du St. Evangile.
Sur l'Eloquence de la Chaire.*

IL est des Orateurs , qui , loin de la Nature ,
Recherchent le brillant , les fleurs , & la parure ;
Qui , prodigues de Sons , mais avarés de Sens ,
Malgré tout leur phébus , sont froids & languissans .
D'un goût si dépravé l'éblouissante amorce ,
Afoiblit du Discours l'énergie & la force .
Mais aussi n'allés pas , d'un Pinceau trop rampant ,
Tracer avec fadeur , un Sujet noble & grand .
Un Esprit éclairé fait dans cette Carrière ,
Assortir sagement la forme à la matière .
Que la clarte sur tout règne dans un Sermon .
Uniffes au Savoir & l'Ordre & la Raison .
Tel , profond & subtil , difficile à comprendre ,
Croit avoir de l'Esprit , s'il en faut , pour l'entendre ,
D'un vil Déclamateur , évités les travers ;
Et laissez le sans fruit se perdre dans les airs .
Un Ruiffeau serpentant embélit son Rivage ;
Mais un Torrent fougueux le mine & le ravage ,
L'Eloquence n'est point féconde en vains détours ,
Et ne se pique point d'étaler ses atours ;
Elle est noble , sans fard , & simple sans bassesse ,
Et joint au sentiment la force & la justesse ;
Ses traits , d'un Dieu puissant , font craindre le
pouvoir ;
Elle fait , tour à tour , éclairer , émouvoir ,
Et selon les Sujets , sublime ou patétique ,

C'est

C'est le Cœur par sa voix, qui s'énonce & s'explique;
 D'un Dieu juste & puissant, elle suspend les coups,
 Et defarme son bras déjà leve sur nous;
 Ses soupirs véhémens apaisent sa colère;
 Un Fils qui se repent retrouve en lui son Père.
 Souvent d'un long Manteau, le Fourbe revêtu,
 Montre en lui le Pécheur, qui prêche la Vertu.
 Plus foible, plus méchant cent fois que nous ne
 sommes,
 Il voudroit tromper Dieu, comé il trompe les
 Homes.
 Pour dissiper la nuit de l'Incrédulité,
 Il faut que la Raison nous prête sa clarté.
 Ce que vous proposez faites le bien entendre;
 Peut-on croire en effet ce qu'on ne peut comprendre?
 Dans un Esprit troublé, sâchés porter le jour;
 Excités dans son cœur & la crainte, & l'amour.
 Un Discours trop arbitraire, en vain frappe l'oreille,
 L'Auditeur fatigué ferme l'œil & sommeille.
 La louange ne sert qu'à nourrir nôtre Orgueil.
 Un succès trop brillant est un fatal écueil.
 Mais indigne Instrument de la Sainte Parole,
 L'Orateur, quelquefois lui même, est son Idole;
 Et s'arroyant l'Encens qu'il doit à l'Eternel,
 Du Temple de son Dieu fait un profane Autel.
 Un Ministre orgueilleux, que flate l'Auditoire,
 Pense à nôtre salut beaucoup moins qu'à sa gloire,
 Et sotement enflé d'un éloge trop vain,
 Perte lui même le Ciel qu'il annonce au Prochain.
 Prêcher la Vérité n'est pas un jeu frivole.
 La Chaire n'admet point les clameurs de l'Ecole:
 Là, d'Argumens subtils l'artifice trompeur,
 Sous le Masque du Vrai, fait déguiser l'Erreur.
 Quand

Quand le sens propre est bon, fuïés l'allégorique,
 Et laïssés à *Thomas* * le Jargon scholastique.
 L'Écriture fournit de grandes Vérités ;
 Ne cherchés point ailleurs de futiles beautés.
 De figures sans nombre e'le offre la matière ;
 L'on ne broncha jamais marchant à sa lumière.
Maurice , *Tillotson* , *Ostervald* , & *Caillard* **
 Ont tiré de son sein les règles de leur Art.
 Sublime en ses Discours , sans être moins solide
Bossuet prend l'effor , d'un vol noble & rapide.
 Moins haut que *Bossuet* , mais presque son égal ,
Massillon , de *Fécbier* est le digne Rival. †
 De ces grands Orateurs les Oraisons funèbres
 Semblent tirer les Morts du séjour des ténèbres.

L'un

* *Thomas d'Aquin.*

** On ne cite que ces quatre Prédicateurs Réformez , quoi que l'on pût en nommer une infinité d'autres. Mr. *Maurice* , Professeur en Théologie à *Genève* , a publié d'excellens Sermons. Mr. *Caillard* est Pasteur à *Dublin*. L'illustre *Tillotson* & le célèbre *Ostervald* sont généralement connus.

† On pourroit nommer aussi un très grand nombre d'autres fameux Prédicateurs Catholiques, come le Père *Bourdaloue* , le Père *La Rue* , & le Père *Cheminais* , dont les Sermons sont un Modèle pour l'onction & le pathétique. On ne peut omettre l'illustre *Fenelon* , Archevêque de *Cumbrâi* , l'un de nos meilleurs Ecrivain :

FENELON , délicat , facile , harmonieux ,
 Fait chérir la Vertu , rend le Vice odieux.
 Pour rendre l'Homme heureux , intelligent & sage ;
 L'Auguste Vérité lui prêta son langage.

L'un, par de nobles traits, éclaire mon Esprit ;
 L'autre touche mon Cœur, le meut & l'attendrit.
 J'admire l'Orateur, qui marchant sur leurs traces,
 Joint l'Esprit au grand sens, & la grandeur aux
 graces.

Qui, nous montrant l'Enfer, prêt à nous engloutir,
 Du plus coupable Cœur tire un vrai repentir ;
 Qui du monde trompeur, confondant les Maximes,
 Fait aimer les Vertus, & détester les Crimes ;
 Et pour nous rendre heureux, exerçant son pouvoir,
 Ouvre aux plus Criminels la Route du Devoir.

Une preuve, un récit, qui n'est pas vraisemblable }
 Même à la Vérité done l'air de la Fable. *
 Ainsi ne mêlés point à la Religion,
 Du Fanatique impur l'indigne fiction.
 Trop crédule Orateur, craignés sur nos Mistères **
 D'adopter des Dévots les mystiques Chimères.
 Il est des Vérités, que Dieu cache à nos yeux ;
 Gardons nous d'y porter des regards curieux.
 Vouloir percer le nœud de ses Décrets sublimes,
 C'est marcher folement sur le bord des Abîmes.

De

* On a un bon Livre, sur la fausse crédulité & les Superstitions, dont Mr. *Mussard*, Ministre à Genève, est Auteur. Il est intitulé: *Conformité des Cérémonies anciennes & modernes &c*

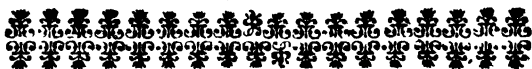
** Genève conoit un habile Théologien, (M. Baulacre) Ami d'une noble simplicité & de l'évidence, qui a donné dans le *Journal Helvétique*, outre plusieurs Morceaux de Littérature & d'Antiquité, des Explications Critiques fort ingénieuses & nouvelles, sur divers Passages de l'Écriture Ste.

De l'Être tout parfait, l'Auguste Majesté
 Jette sur les Secrets un voile redouté.
 Non n'en fait point assés pour un Esprit rebelle ;
 Mais assés pour un Cœur & docile & fidèle.
 De ce que vous prêchés soies bien convaincu,
 C'est au seul Vertueux, à prêcher la Vertu.

C'est Ainsi, *Cher M.....* qu'entrant dans la
 Carrière,

Je tache d'y porter une foible lumière.
 Déjà plus fort que moi, m'éclairant à ton tour,
 Dans la Nuit de l'Erreur, tu vas porter le jour ;
 Au Flambeau de la Foi ralume nôtre Zèle ;
 Sois de tes Auditeurs l'amour & le modèle ;
 Romps le piège fatal que tendent les plaisirs ;
 Pour les seuls biens du Ciel excite nos desirs ;
 Et détachant nos Cœurs d'une Loge fragile,
 Marche, & guide nos pas, vers l'éternel Azile,
 Le grand but d'un Chrétien, de son bonheur jaloux,
 Doit être, en nous sauvant, d'être au Ciel avec nous.





HISTOIRE

*Du Comte de KILMORE, & de la belle
& vertueuse ELIMAS HUMFROY.*

LES Comtes de *Kilmore*, originaires de l'*Irlande*, s'établirent en *Angleterre*, dès que ce Roiaume eût réuni sous les mêmes Loix l'*Ecosse* & l'*Irlande*. Les grandes Alliances, qu'ils firent dans l'*Angleterre* les en rendirent come Citoyens : Possesseurs de grandes Terres, dans ce Roiaume, elles se trouvèrent réunies sur la tête d'un seul, sous ce dernier Règne. Le Comte de *Kilmore* unique Héritier de tant de riches Successions, ne se sentit point flaté du desir de conserver son nom, prêt à s'éteindre. Un dégoût universel pour tout ce qui peut charmer un Homme de son âge & de son rang, lui fit envifager la Cour avec la plus profonde indifférence ; il ne voulut y entendre parler d'aucun Etablissement. Uniquement occupé de l'Etude en tous genres, ou la sagacité de son Esprit lui faisoit faire chaque jour de nouvelles découvertes, il résolut de s'y livrer tout entier, & il se retira dans le *Caernarvand*, où il avoit une fort belle Terre. C'é-

toit un Château fort noble & fort ancien, situé sur le bord du Canal de *Menay*, dont on découvroit de loin la fameuse Isle d'*Angleſci*. Lorsque le Ciel étoit ſerein, la Mer par ſa vaſte étendue, rendoit ce Lieu triſte ; mais analogue aux penſées du Comte ; de hautes Montagnes, couvertes de Bois ou de petits Villages, terminoient la vûe de l'autre côté, & ofroient dans leurs Gorges de jolies Prairies entre coupées de petits Ruisseaux. Cette ſituation terrible & ſauvage, parût fort agréable au Comte. Il ſ'y établit avec un plaisir d'autant plus ſenſible, qu'il crût, avec raiſon, qu'il ne ſeroit point interrompu dans ſes ſavantes Méditations.

Kilmore avoit déjà paſſé dix années dans le Château ; la Philoſophie le ſoutenoit contre l'ennui de la ſolitude : Un ſeul Ami lui étoit reſté, qui, de tems en tems, venoit partager la Retraite ou ranimer la Converſation du Comte. Cet Ami ſe nommoit *Lafſei*.

Un jour que *Kilmore* & lui ſe promenoient ſur une grande Terraiſſe, qui s'élevoit au deſſus de la Mer, & que *Kilmore* admiroit, avec ſon Ami, la vaſte étendue de cet Elément, *Lafſei* prit la parole : Convenez *Milord*, lui-dit-il, que les beautés de la Nature, toutes admirables & toutes diverſifiées qu'elles ſont, portent l'Ame à la triſteſſe la plus profonde. Cette Mer, cette Isle que nous

apercevons là bas, ces Prairies, ces jolis Villages, qui couvrent ces Montagnes, dont la cime perce les Nües, tout cela, *Mon cher Kilmore*, est au prémier coup d'œil d'une beauté sans pareille; mais cette beauté est, toujours la même: Encore si, come dans les tems où les ténèbres du Paganisme enveloppoient la Terre, nous voions dans les Bois, des *Driades*, des *Nymphes* dans les Prairies, des *Naiades* dans les Fontaines, sur cette vaste Mer *Neptune* dans un Char entouré de Tritons & de ces charmantes Sirènes, dont les Chants mélodieux ravissoient les Mortels, tout cela, *dis-je*, animeroit vôtre Solitude. Mais vôtre sage Réligion a fait main basse sur tous les Etres divertissans; la Philosophie Chrétienne nous a rendu la Nature simple & dénuée de ces agrémens, que la folie des Anciens avoit divinifiés. Un féricieux noble & majestueux en a pris la place, & je ne conçois pas coment, depuis dix ans, vous résistez à la langueur que cette Solitude doit jeter dans vôtre Ame. *Kilmore* sourit de l'enthousiasme de son Ami. J'avoüe, *dit-il*, qu'il est très Malheureux que vôtre Univers, soit privé de tous les Objets que vous venez de décrire; mais come je ne suis pas acoutumé à les trouver, je ne me suis pas avisé de les regretter. Une Fleur, qui se développe,

son progrès , sa destruction , un Fruit que je cultive , un Arbre que j'émonde , & qui s'élève à vue d'œil , me tiennent lieu de vos Nymphes & de vos Driades ; la République des Oiseaux , celle des Fourmis ou des Mouches à miel , me conduisent à des Réflexions solides , que vos *Sirènes* dérangeront sans doute : Ainsi , *Mon cher Lassei* , je vis tranquille , & mon ennui est si doux , qu'il ne me pèse point du tout. Il est vrai , qu'il me vient des fois en pensée d'avoir quelques témoins de mes découvertes , & par un reste d'Amitié pour le Genre-Humain , je sens que je ne ferois point fâché d'avoir quelques Amis , ou qui partageassent mon goût & mes connoissances , ou qui me donassent les leurs.

Après que ces deux Amis eurent long-tems cherché les moïens de rendre la Solitude de *Kilmore* plus animée , sans qu'il lui en coutât le chagrin de changer de vie , celui-ci dit à *Lassei* , qu'il avoit envie d'écrire à quelques uns des Amis qu'il avoit laissé à *Londres* , dans le tems qu'il y vivoit , & de les prier de venir passer avec lui , le tems qu'ils auroient de libre dans l'Année.

Cette idée , reprit *Lassei* , ne s'acorde point du tout avec vôtre Philosophie ; & où , *Milord* , avés vous connu des Hommes qui se souviennent d'un Ami , qu'ils n'ont pas vû depuis dix ans ? Peut-être un de ceux

là s'en souvient, cela se peut ; mais comptés-vous sur le reste, en bonne foi ? Avouëz qu'en approfondissant la Nature, vous avez oublié les défauts de l'Humanité ; d'ailleurs je veux que tous ceux qui ont été vos Amis en soient les Chef-d'œuvres ; croiez vous, *Milord*, qu'après avoir fait cent vingt huit milles, pour venir vous voir, par curiosité, ils y reviennent assidument, & s'acomodent de ne vous voir que des instans dans la Journée ? N'y comptés pas ; mais mariez-vous. Voilà ce que je crois plus possible : Aïez une Femme aimable, qui tienne vôtres Maison ; anoncez le à vos Amis ; alors ils y viendront ; & vous ferez le Maître de vous livrer à vos sérieuses occupations, vous le ferez aussi de revenir chez vôtres Femme aux heures qui vous conviendront, & d'y trouver des moiens de vous délasser, par une Conversation agréable, de la fatigue de vôtres Cabinet.

Il faut convenir, dit *Kilmore*, que cette idée est très juste, & plus raisonnable que la mienne. Je conviens, Mon cher *Lassei*, que vous avez raison, & que c'est le seul parti que j'aie à prendre : Choisissez moi une Femme telle qu'il me la faut, je vous en ferai très obligé.

Moi choisir ! dit *Lassei*, vous n'y pensez pas, *Milord* : Je pourrois à peine en choisir

une pour moi même, jugez si je le risquerois pour vous. D'ailleurs j'ignore ce qui vous convient... Ah! *Milord*, reprit *Kilmore*, ni le Bien, ni la Naissance ne peuvent me déterminer. Pour le premier Article, vous savez que je suis assez riche, pour me passer des Biens qu'une Femme m'aporteroit; quand au second, je crois que ce n'est pas toujours dans la plus haute Noblesse qu'on trouve les Femmes les mieux nées; cela arrive quelque fois, j'en conviens; mais les préjugés qu'on a là dessus sont impertinens, & Dieu merci je m'en suis garanti. Je fais que l'éducation peut beaucoup sur une belle Ame; mais qu'avance t'elle sur celle qui est née sans Vertu.

Ces belles Ames ont elles le droit d'Animer seulement les Filles de qualité? Elles dérivent du même principe, & sont départies dans nos Corps au hazard; ainsi l'on trouve également la Vertu avec l'Education, come la Vertu sans Education; souvent même ces principes ne servent qu'à masquer les défauts d'une jeune Personne, elle se contraint pour les cacher au Public, tandi qu'un malheureux Mari est le Martir de sa discrète Moitié, qui se fait un jeu de le deshonorer. Je ne veux donc point, Mon cher *Lassei*, de ces Filles élevées avec tant de soin, & qui en prendroient si peu de me rendre heu-

reux. Je fai qu'un Home sage ne fait pas dépendre son honeur d'une Femme, sole & imprudente; mais le préjugé est contre lui, & tout Home raisonable doit éviter ce Malheur. Cherchez moi donc une Fille sage & honête, sur tout que son humeur s'impatisse avec la mienne, que vous savez n'être pas bien extraordinaire.

Milord, reprit *Lassei*, je ne doute pas qu'il n'y ait des Femmes telles que vous les desirez; mais je n'en conois point, & je ne garderois bien de vous conseiller en pareil cas. Mais puisque vous êtes assez Philosophe, pour ne pas vous atacher au bien & à la Qualité, voiez vous même autour de vous: Vôte Pasteur, par exemple, à trois Filles, élevées sous ses yeux; la simplicité de ses Mœurs, la sagesse de son Caractète, répondent que ses Filles n'ont point reçu cette Education redoutable, qui Masque l'Art, sous les traits de la Nature. Consultez vôte Cœur, & choisissez parmi ces jeunes Filles celle qu'il vous dictera de prendre.

Ce n'est point ici une Afaire de Cœur, reprit *Kilmore*, ne vous y trompez pas, c'est une Afaire juste & raisonable: Vous avez bien imaginé, j'irai demain voir Mr. *Humfroy*, & je lui demanderai une de ses Filles. *Kilmore*, aiant pris ce parti n'en parla plus de la soirée à son Ami, qui le quita après sou-

per , pour retourner au Château qu'il avoit dans le Voisinage , où ses affaires le demandoient.

Kilmore , suivant son caractère , ne se leva pas le lendemain plutôt qu'à l'ordinaire. Quand il fut habillé , il fit mettre ses Chevaux à une Chaise pour aller à son Village , distant d'environ deux milles de son Château , & fût descendre droit au Presbitère. Il trouva M. *Humfroy* , corrigeant un Sermon , qu'il devoit prêcher le lendemain.

Surpris de voir son Seigneur chez lui , honneur qu'il ne lui avoit jamais fait , M. *Humfroy* le reçût avec toutes les marques d'un profond respect ; il cherchoit dans sa tête de quoi il pourroit dignement l'entretenir , lorsque *Kilmore* arrêta brusquement la confusion de ses pensées , en lui déclarant clairement le sujet qui l'amenoit chez lui.

Si Mr. *Humfroy* avoit été étonné de voir *Kilmore* , il le fût bien d'avantage , quand il aprit ce qui l'y amenoit. Come il étoit Homme de bon sens , il ne fit pas d'autre réponse , que de lui demander s'il avoit bien songé à ce qu'il faisoit , & s'il étoit possible de croire qu'un Homme de sa Naissance voulût s'abaisser jusques à faire une pareille Alliance ?

J'y ai pensé mûrement , reprit *Kilmore* , vos bones Mœurs , vôte Vertu , m'ont fait juger que vos Filles vous ressemblent ; je ne veux pas pourtant contraindre leurs volon-

trés ; un choix libre doit les déterminer ; Faites les venir , exposez leur le sujet pour lequel vous les apellez : Je vous ai dit la façon dont je vis ; si l'une d'elles n'a aucune répugnance à partager ma solitude , je suis prêt à lui doner ma foi toute à l'heure.

M. *Hunfroy* ne douta plus que tout ce que disoit *Kilmore* ne fut certain : Il apella ses Filles , qui , simplement vêtues , mais très proprement , vinrent aux ordres de leur Père. M. *Hunfroy* les fit asseoir selon l'ordre de leur âge en face de Milord ; il leur exposa nettement le sujet de sa Visite.

Ces trois Filles , dont l'aînée avoit à peine dix huit ans , & les deux autres , environ seize & dix sept , écoutèrent en grand silence ce que disoit leur Père ; elles le regardèrent même encore assez long-tems après qu'il eût parlé ; elles se regardèrent les unes les autres , & restèrent les yeux baissés , en attendant que leur Père les interrogeât.

Dès que M. *Hunfroy* crût leur avoir laissé assez de tems pour réfléchir , il s'adressa à l'aînée. *Laure* , lui dit-il , c'étoit le nom de cette belle Fille , avez vous pensé à ce que je viens de vous dire , & si vous m'avez entendu y consentez vous ? Dites votre Avis naturellement , sans crainte de me déplaire.

L'honneur que Milord nous fait , reprit modestement *Laure* , me flatte sensiblement ; mais mon Père , puisque vous me

permettez que je dise mon sentiment, je n'ai point encore assez de conoissance des choses du Monde, pour trouver qu'un Mariage si honorable me rende plus heureuse; je suis contente, de mon état, & je vous supplie de ne pas trouver mauvais que je vous demande d'y rester.

Cette réponse de la belle *Laure* facha *Kilmore*, il trouva qu'une personne, qui pensoit si sagement, méritoit qu'on la regrettat. Et vous ma Fille dit *M. Humfroy* à *Julie*, la seconde de ses Filles, pensez vous come vôtre Sœur? Répondez, mais répondez selon ce que vous pensez.

Non mon Père, répondit la jeune *Julie*, je trouve ce Mariage au dessus de mon attente; mais je l'accepte dans l'idée où je suis que Milord me rendra heureuse, puisqu'il vient choisir parmi nous, & que vous l'agréez.

M. Humfroy prit alors sa Fille par la main, & la présenta à *Kilmore*, qui l'assura qu'il tâcheroit par toutes sortes de bons procédés de justifier les idées avantageuses qu'elle avoit prise de lui. Alors il fut question d'appeler un Notaire. *M. Humfroy* y alla lui même, & l'amena sur le champ, avec un ancien Alderman, qui avoit une Maison dans le Village, & qui voulut bien servir de témoin.

M. Humfroy étoit si transporté du bonheur qui arrivoit à sa Fille, qu'il ne se co-

noisoit plus ; il nommoit ses trois Filles , à tous propos , embr. soït Milord & l'Alderman tour à tour , sans songer qu'il troublait le Notaire dans sa fonction. *Kilmore* , de son côté , voulant paroître aimable à *Julie* , lui disoit quelques mots polis . & causoit avec ses Sœurs , qui avoient l'air plus gai & moins emb rassé qu'elle. *Elimais* sur tout , la plus jeune de toutes , disoit mille choses agréables à *Julie* , qui seabloit cnsevelir dans une profonde rêverie. Quand il fut question de lire le Contrat , il se trouva qu'au lieu du Nom de *Julie* , le Notaire y avoit substitué celui d'*Elimais*. Ce contre tems embarassa fort Milord , qui avoit trouvé cet Ouvrage fort long , & qui s'impatientoit de ce qu'il falloit le recommencer , de point en point. Cette discussion avoit arrêté toute la joie ; chacun disoit son avis , & personne ne convainquoit le Notaire , qui prouvoit invinciblement ; qu'il falloit recommencer. On alloit enfin céder à la vérité de cette représentation , lorsque *Julie* se leva , & s'avançant vers son Père ; Cette affaire , lui dit-elle , avec un rouge modeste , qui lui couvrit les joues , peut aisément s'acomoder , permettez mon Père , que je cède mes droits & l'honneur que me fait Milord à ma Sœur *Elimais* ; tout sera fait alors , & il n'y aura plus d'embaras. Coment *Julie* , dit Mr. *Humfroy* , pensez-vous bien à ce que vous faites ? Oui , mon Père , reprit elle , un Engagement aussi grand me fait peur , & je vous supplie de permettre que je m'en désiste. *Elimais* est plus jeune , & par consequent elle fera moins de réflexions ; d'ailleurs elle aura moins de tems pour les écouter.... Je n'entens point cela , interrompit brusquement M. *Humfroy* , vous avez donné vôtre parole de bone grace , ainsi , *Julie* ; Je veux Non , Monsieur , interrompit à son tour *Kilmore* , ma proposition n'est faite qu'à condition qu'elle sera acceptée

sans nulle répugnance. *Julie* la refuse, je vous prie de ne la pas contraindre: interrogez la belle *Elimais*, si elle pense come ses Sœurs, rien ne sera fait, & je me retirerai, en vous remerciant de vôtre bone volonté. Eh bien *Elimais* dit le bon Ministre, refuses-tu come *Laure* & *Julie* l'honneur que Milord veut nous faire? Répons, ma Fille, & ne te troubles point, mais répons come tu penses. *Elimais* ne balança pas, elle répondit de très bone grace, qu'elle se faisoit un plaisir d'obéir à son Pere. Alors jettant sur lui un regard timide, pour savoir si ce qu'elle avoit dit lui avoit plû ou non; come elle le vit sourire, elle se jetta à son col, avec une grace enfantine, & si tendre que les larmes en vinrent aux yeux du bon Home. *Kilmore* même fut émû & ne pût, s'empêcher de baiser la main de la jeune *Elimais*, que M. *Humfroy* lui présenta, Milord prit au plus vite la plume, & la pria de vouloir ne pas différer de signer son bonheur. *Elimais* signa tout de suite. Tout le Monde aiant signé à son tour, *Kilmore* & *Elimais* furent conduits à l'Eglise où ils reçurent la Bénédiction Nuptiale de M. *Humfroy*, qui ne se sentoit pas de joie de voir *Elimais* si bien établie.

En sortant de la Paroisse M. *Humfroy* dit à son Gendre, qu'il espéroit qu'il voudroit bien recevoir un Repas simple & frugal, n'ayant pas eû le tems de lui en faire préparer un plus digne de lui.

Monsieur, dit *Kilmore*, j'accepterois volontiers ce que vous voulez bien m'offrir, si je n'étois pressé de mener ma Femme dans son Château, elle & moi auront cet honneur une autrefois; mais je vous supplie de ne pas vous opposer, en ce moment ci, à l'empressement que j'ai de la rendre Maitresse de mon Château: Ni elle ni moi ne tarderons pas à venir vous rendre ce que nous vous devons, & je vous prie d'être persuadé qu'en mon particulier, je n'y

manquerais jamais. Cela dit *Kilmore* embrassa son Père & ses Belles Sœurs. *M. Humfroy* n'insista pas d'avantage. Il fit une courte Exortation à *Elimais* sur ses devoirs, & Milord lui donna la main pour monter dans la Chaise où montant après elle, ils sortirent du Village & arrivèrent bientôt chez lui.

Le premier soin de *Kilmore*, en arrivant, fut de faire ouvrir le plus bel Appartement & d'y conduire *Elimais*. Voila, dit-il, l'Appartement que j'ai toujours destiné à mon Epouse, & j'espère que vous voudrez bien que je le partage seulement la nuit avec vous. *Elimais* répondit naïvement qu'il en étoit le Maître. Madame, lui dit-il, vous voyez, que je n'ai pas eu le tems de me préparer à vous recevoir, ainsi je n'ai à vous offrir ni Bijoux, ni Diamans, en un mot tout ce qui pourroit vous plaire; mais vous serez la Maîtresse d'en faire l'emplette à votre goût & come il vous plaira; l'argent nécessaire vous sera donné aussi tôt que vous le voudrez. Milord, reprit *Elimais*, je n'ai jamais conçu que ces Bagatelles pussent faire le vrai bonheur, & par conséquent je ne les ai jamais desirées: Si cependant elles doivent m'aider à soutenir l'éclat du Rang où vous venez de m'élever, je ne refuserai rien de ce qui me pourra servir à vous faire honneur. *Kilmore* trouva beaucoup de bon sens & de sentiment à cette réponse; il en loua son Epouse, qui fut étonnée qu'on louât une chose qu'elle croioit que tout le Monde devoit penser naturellement. On vint leur dire que le Dîné étoit servi. Ils se mirent à table; la Conversation ne fut pas fort animée. Après qu'ils en furent sortis, *Kilmore* apporta un petit Roüet à sa Femme. Vous aimez peut-être à travailler, lui dit-il, je vous apporte ce Roüet, pour vous prévenir contre l'ennui. Vous me faites plaisir, lui dit-elle, je pensois déjà que j'aurois été bien aise d'envoyer chez mon Père cher-

cher ma Quenouille : Alors *Elimais*, d'une main adroite, mit en train son Rouët, & fila de la meilleure grace du Monde.

Pendant ce tems Milord lût, écrivit, l'interrogea quelquefois sur ses goûts, sur ses amusemens, sur la Vie qu'elle menoit chez son Père; à quoi elle répondit très juste, très sensément & en peu de mots. Le Soleil étant couché, *Kilmore* proposa de s'aller promener; ce qu'*Elimais* accepta avec plaisir. Ils entrèrent ensemble dans le Jardin; elle en louïa les beautés avec discernement; ce qui lui parût moins agréable, elle le dit avec la même franchise, donnant des raisons très conséquantes de ce qu'elle disoit: Elle prouva à *Kilmore*, qu'elle avoit autant d'esprit que de goût. Come la soirée étoit belle, les deux Epoux se promenèrent jusqu'à l'heure du Souper. En rentrant, ils se mirent à table.

Come la Journée n'avoit pas produit de grands Evénemens; ils ne parlèrent guères plus à souper qu'ils avoient fait à dîner: La Conversation d'après ne fut pas plus intéressante: Quelques Questions entrecoupées, des réponses laconiques, voila à quoi cela se termina. Les Femmes d'*Elimais* entrèrent; son Mari passa dans un Cabinet pour se deshabiller, tandis qu'elle se mettoit au Lit; & quand on vint Pavertir qu'elle y étoit, il congédia ses Domestiques, & vint se mettre auprès d'elle. Il y étoit à peine, que se mettant sur son séant, il sona ses Gens avec un grand empressement. Que vous plait-il, *Milord*, lui demanda *Elimais*? C'est dit-il, que j'ai oublié quelque chose: Un Valet entra dans le moment. Ouvre mon Rideau, dit *Kilmore* à cet Home; allume mon Bougeoir, & m'apporte ma grande Bible. Le Domestique obéit & se retira. *Kilmore* se mit en éfet à lire. *Elimais* ne marqua aucun étonnement de cette façon extraordinaire de se comporter:

Elle écouta paisiblement, pendant une grande demi-heure, cette sérieuse lecture ; mais à son tour se mettant sur son séant, elle sona ses Femmes. Que voulez-vous Madame, lui dit *Kilmore*. Ce n'est rien, *Milord*, dit elle, ne vous interrompés pas pour cela ; donnez-moi mon Rouet, dit-elle à sa Fille qui entra. *Kilmore*, à cette demande éclata de rire, il posa la Bible, souffla le Bougeoir, renvoia la Femme de Chambre, avec le Rouet & la Lumière, & se jettant au col de sa Femme, *Ma chère Elimais*, lui dit-il en l'embrassant, vous êtes une Personne charmante ; ce dernier trait d'Esprit & d'attention pour moi vous done mon Cœur à jamais ; je vous ai éprouvé toute la journée, vous n'êtes susceptible ni d'ennui, ni d'humeur ; vous êtes celle qui devoit me rendre le plus heureux des Homes ; *Ma chère Elimais* je vous adore. Alors *Milord* ferma son Rideau, & nous le tirerons aussi sur le reste de l'Histoire, pour ne point troubler les Mystères de l'Amour conjugal, dont la décence & la modestie doivent faire l'Apanage.

On a appris, depuis cette Relation écrite, très vraie dans toutes ses circonstances, que *Milord Kilmore* enchanté de son choix & des Vertus de sa Femme, ainsi que de ses agrémens, a abandonné son goût pour la retraite & pour la Philosophie. Uniquement occupé de plaire à *Elimais*, il est revenu à *Londres* avec elle ; leur union fait l'admiration de cette Ville. Ils y tiennent un grand état, & tout ce qu'il y a de considerable & d'aimable, dans l'un & l'autre Sexe, s'y rassemble journallement.

F I N.

P O I V R E est le mot du Logogriphe d'Avril.

ENIGME par un Vieillard octogénaire.

Quand je suis né, je rentre au Ventre de ma Mère;
Mais par un prompt trépas, j'y trouve mon
Tombeau,

Et puis y renaissant, j'y trouve mon Berceau,
Où de plusieurs Enfants, je suis enfin le Père.
Il semble que du Ciel, je sois originaire.

Je me bâtis en l'air, come un Trône nouveau.
Si pour trop m'élever, je redoute un Fléau,
J'ai cent Halebardiers, pour ma Garde sévère.
En vain je me défens, la Mort avec sa Faux,
Au fort de mes beaux jours, met le comble a mes
maux,

Et fait de mes Etats un vaste Cimetière.

O Dieu! que l'on exerce envers moi de rigueurs!
On m'acable de coups, on me met en poussière,
Et pour ces cruautés, je n'ai que des douceurs.

T A B L E.

<i>E</i> claircissement sur la Parole du Samaritain Charitable.	491
Lettre sur les Démoniaques du N. Testament.	506
Suite de l'Examen des Idées de M. De Voltaire sur le Déluge.	515
Aux Editeurs sur les Remarques critiques du Journal d'Avril, p. 379.	548
Le Spectateur XIX. Discours.	550
Lettre sur la préférence des nouvelles Versions de l'Ecriture Ste. aux anciennes.	570
Lettre à Mr. M * * en lui envoiant une Epître sur l'Art de prêcher.	577
Epître sur l'Eloquence de la Chaire.	580
Histoire du Comte de Kilmore & de la Belle & vertueuse Elinor.	585
Enigme.	600